BREVE HISTOIRE DES ECLAIREURS UNIONISTES

#### INTRODUCT ION

# CECI N'EST PAS POUR LES PIEDS TENDRES -

C'est à toi, éclaireur unioniste déjà formé, que je m'adresse. Tu as été "emballé" par le Mouvement et tu ne le regrettes pas.

Tu t'es bien amusé, tu te sens plus fort, parce que tu as joué ce jeu magnifique en laissant de côté toutes les complications administratives ou intellectuelles.

Ton Chef a été pour toi un chic type. S'il n'y avait pas eu parfois ces vieilles barbes de Commissaires qui vensient créer des difficultés, tout aurait été pour le mieux.

Ces Commissaires, tu l'admets certainement, ont été jadis de bons scouts comprenant le Mouvement exactement comme toi.

Comme Chefs, ils ont été aussi de chics types ; mais ils ont vieilli et ne comprennent plus les jeunes.

Jadis, certain commissaire que j'ai bien connu fut passablement charrié dans un feu de camp.

Le refrain de la chanson qui lui était consacrée était formé d'une phrase qui lui avait échappé, un jour qu'il plaidait pour lui-même les circonstances atténuantes :

Le Commissaire Est un mal nécessaire...

En effet, il représente, dans le Mouvement, les expériences du passé. Faut-il les tenir absolument pour illusoires ? Je voudrais te montrer qu'il n'en est rien, en te racontant familièrement le passé, en tâchant de retrouver pour toi cette fraîcheur de jeunesse qui fait que toutes les générations, à certains égards, se ressemblent, ce qui ne les empêche pas de différer profondément entre elles sous d'autres aspects.

Les malvetés et les erreurs de ces jeunes qui tâtonnèrent t'amuseront peut-être. Mais peut-être aussi admettras-tu que ce grand fait du scoutisme n'est pas né miraculeusement un jour tout formé dans le Cerveau de Baden Powell;

- Ou plutôt que la graine initiale qu'il a déposée a été successivement récoltée et replantée dans des sols bien divers ; et que c'est à ces adaptations successives qu'elle doit sa vitalité et sa robustesse.

Dans le scoutisme, il y a autre chose qu'un jeu, il faut que dès maintenant tu le discernes : il y a un fait de civilisation, une chance unique qui est donnée à notre vieux monde de se rajeunir et de se sauver.

Si le scoutisme n'est qu'un jeu, tu n'as rien à répondre à ceux qui le dénigrent en disant : "C'est de l'infantilisme. Il faut savoir cesser d'être scout. C'est un vaste bobard que la fameuse devise : Scout un jour, scout toujours".

Cela prouve tout simplement que ces gens-là n'ont rien compris au scoutisme.

Et il est facile de passer à côté, et même de se mêler à lui sans le comprendre, si l'on ne réfléchit pas, si l'on ne connaît son passé que par quelques détails pittoresques et amusants.

Très peu de gens, au fond, ont compris le scoutisme. Aussi ne faut-il pas s'étonner que certains partis politiques le combattent, y voyant un moyen de consolider un ordre social qu'ils jugent mauvais.

Et il faut se scandaliser encore plus de certaines approbations et de certaines louanges compromettantes. "Seigneur préservez-moi de mes amis... De mes ennemis... je m'en charge."

Le scoutisme, comme à certaines époques le christianisme, qui est sa source, a eu dans le monde un accueil triomphal basé sur une série de malentendus qui risquent de le compromettre, si ces malentendus ne sont pas dissipés.

On y a vu un procédé "système D" pour directeurs de patronages sans autorité, destiné à occuper des enfants insupportables, de manière à pouvoir débarrasser les parents de leurs enfants, dans le but surtout de retenir les enfants à l'ombre des sacristies.

Il a été bon peut-être que de tels préjugés aient pu servir de caution au scoutisme dans certains milieux qui lui auraient été normalement hostiles.

Mais il a brisé de tels cadres, rigidement formés d'a-

Et il fera éclater tous les cadres préétablis tant que les scouts seront des scouts, ayant l'esprit aussi ouvert pour discerner les signes des temps que les signes de la piste.

Le scoutisme est une belle aventure qui a permis à des générations de chefs d'orienter peu à peu la jeunesse vers une existence capable de la désintoxiquer de tous les poisons versés en abondance sur elle par une civilisation frelatée et factice.

Dans cette belle aventure, ce n'est pas leur mérite ni leur effort qui les a fait triompher jusqu'ici.

C'est une chance - disons le mot laïque pour nos frères éclaireurs de France.

C'est une grace, disons-le, pour parler un autre lan-

Et il est arrivé que leur bel idéal de scouts, puis de chefs, une fois commissaires ils aient mal su le réaliser ou l'expliquer.

Néammoins, à travers leur vie, et surtout à travers l'existence de notre grand initiateur Baden Powell, nous pouvons distinguer un élan puissant, un essor triomphant d'obstacles innombrables et imprévus.

Voulez-vous que nous essayions d'étudier ensemble leur belle aventure ?

#### BADEN POWELL

Quelques remarques s'imposent d'abord sur la vie de B.P. - Nous ne la raconterons pas ici, renvoyant aux ouvrages spécieux, qui lui ent etc consecus.

Observons seulement ce caractère de belle aventure imprévisible qui est celui du scoutisme dès l'origine.

Qui aurait dit que, du sein du colonialisme anglais, un grand mouvement pacifique prendrait naissance ?

Qui aurait dit qu'une organisation qui a tout fait pour suppléer à l'insuffisance, à la carence de certaines familles aurait son origine dans un enfant élevé par une famille d'élite et une famille nombreuse, très fortement organisée ?

Sans doute, peu de temps après sa naissance le 27 février 1857, son père, le Révérend Powell, professeur de sciences, était mort.

Mais sa mère, fille de l'Amiral Smith, avait mené avec une grande aisance et une grande autorité l'éducation de ses sept enfants.

Après les débuts brillants de sa carrière militaire, passés surtout aux Indes (Kipling, de huit ans plus jeune que lui, devait en rapporter Kim et le Livre de la Jungle), il passe en Afrique du Sud, un peu avant la guerre des Boers. Il se trouve à l'étape décisive de sa vie lors du siège de Mafeking en 1899.

C'est là qu'avec l'organisation d'un corps de cadets l'occasion d'agir sur de jeunes garçons s'offrit à lui pour la première fois.

./.

Mais on devine combien cette activité pour des fins militaires était loin de celle que définit plus tard le grand Scout de Pax Hill.

Lorsqu'il revent d'Afrique (fin 1902), il trouve en Angleterre un mouvement de jeunesse protestant, les Y.M.C.A. (Unions chrétiennes de jeunes gens), qui le connaît et l'attend. On utilise déjà son livre d'initiation au service en campagne militaire (Aid to scouts) pour les Sections Cadettes ou Boys Brigades. Dès son arrivée à Southampton en janvier 1903, il trouve une lettre l'invitant à présider à l'Albert Hall la manifestation annuelle des Boys Brigades.

"Je n'avais pas alors l'intention, écrit-il, de créer une organisation séparée pour les socuts, mais j'espérais que la Brigade de jeunes garçons et les Unions chrétiennes de jeunes gens utiliseraient la méthode et les programmes.

"L'idée de l'uniforme des scouts provient d'une esquisse que j'avais faite pour mon propre uniforme au Cachemire en 1897."

Sans l'existence des Y.M.C.A. anglaises, sans leur idée de recourir aux conseils de ce militaire, alors héros national et populaire, il n'y aurait probablement pas eu de scouts selon la méthode B.P.

Mais bientôt B.P. sentit la nécessité de sortir de ce milieu et de créer une direction autonome pour que le scoutisme pût se développer de lui-même.

En faire une spécialité confessionnelle était pour lui un véritable péril.

Sir William Smith, le directeur des Brigades, eut l'occasion de montrer là une véritable grandeur d'ime, car cet élargissement ne se fit pas pour lui sans quelque déchirement.

B.P. alla trouver le Cadinal Bourne, qui sut apporter le même esprit compréhensif à la nouvelle méthode et l'ouvrit à la jeunesse catholique.

Les élargissements imprévisibles du mouvement se succédèrent, réclamés spontanément par les intéressés : le scoutisme féminin, par les soeurs d'éclaireurs; le louvetisme fut exigé indirectement par ces petits garçons trop jeunes qui venaient en grand nombre encombrer les troupes; les Rovers furent réclamés par les scouts plus âgés qui ne pouvaient jouer le rôle de chef et tenaient à garder un lien avec le mouvement.

B.P. fut toujours prêt à réviser ses conceptions, à élargir ses théories.

Mais surtout le danger pour ce militaire patriote était de rester accaparé par le nationalisme anglais.

B.P., grand voyageur, n'hésite jamais à entreprendre des tournées de propagande et ne se résigne pas à trouver des portes fermées.

Certes l'Allemagne s'entrouvre à grand peine à cause de la guerre de 1914. Les éclaireurs avaient paru préluder au réveil défensif de l'Angleterre et pendant la guerre ils jouèrent le rôle de garde-côtes.

En Russie, la porte fut fermée après 1918; B.P. avait eu la malchance d'être bien accueilli par le tsar à la veille de la Révolution. Il fut inévitablement classé parmi les ennemis du nouveau régime, sans qu'il y eut aucun parti pris de sa part.

A la veille de sa mort, qui arriva le 8 janvier 1941 (il avait presque 84 ans), lorsqu'il récapitulait toutes les joies et les bénédictions de sa vie, il songeait avec prédilection au scoutisme pour infirmes et malades, à ce "scoutisme d'extension" qui avait apporté du bonheur sur tant de lits de souffrance.

Il était allé réchauffer ses vieux os au soleil de l'Afrique Orientale et il mourut au milieu des noirs qu'il avait fraternellement associés aux blancs. Il fut enterré à Neyri, en face du Mont Kenya.

Tel fut ce scout que sa belle aventure avait entraîné au-delà de sa nation, au-delà de sa confession religieuse, au-delà de son continent et de sa race vers une humanité plus pénétrée de christianisme pratique.

#### DEBUTS DU SCOUTISME EN FRANCE

Les années 1908 et 1909 marquent en France une sorte de fièvre d'action sociale. Bien des gens se préoccupent de l'éducation des jeunes garçons.

En Amérique aussi, Thompson Seton est un précurseur du secutisme tout à fait indépendant de Baden Powell.

Le baron Pierre de Coubertin, qui avait tant fait pour l'éducation sportive en France et dans le monde, réunissait chez l'éditeur Basset, rue Dante, un petit comité d'action de six ou sept personnes. Ce sont incontestablement aussi des précurseurs du scoutisme. Le Dr Démarquette, médecin de Belleville, vraie figure d'apôtre, regénère déjà de petits miséreux par une méthode analogue à celle de B.P. Laîné-Lamford réunit des bandes de gamins sur le talus des fortifications mis à sa disposition par la Ville de Paris, dans le secteur du bois de Boulogne.

Tous ces gens-là ont connu dès le début les tentatives de Baden Powell comme quelque chose d'intéressant, mais d'étranger.

Les articles de Charpentier, dans le JOURNAL DES VOY-AGES, sont d'un bon reporter (février 1908 et mai 1909). André Chéradame, le 28 juillet 1909, signale l'extrême valeur éducative du scoutisme et souhaite sa propagation en France.

Mais commencer n'était pas facile si l'en voulait autre chose que du feu de paille.

#### Il fallait :

- lo consentir réellement à se mettre à l'école et oublier dans une certaine mesure ce qu'on avait fait jus- que là ;
- 2° trouver, comme B.P. avait trouvé en Angleterre, un "mouvement", non pas de jeunes garçons évidemment, mais de jeunes gens déjà tout formés, de manière à pouvoir y recruter des chefs donnant toute garantie.

S'il y a un fait historique incontestable, ce sont les origines protestantes du scoutisme en France entre mars 1910 et mars 1911.

Que l'un des deux principaux promoteurs, - et même celui qui avait la priorité pratique, - Georges GAILIMME, ait été ensuite un des fondateurs des Eclaireurs de France, qu'il ait refusé de s'enfermer dans un mouvement protestant et même simplement chrétien, cela n'empêche pas qu'il ait été le pasteur Georges Gallienne; c'est en tant que pasteur et directeur d'un patronage protestant qu'il est passé à l'action.

Mais la chance principale pour la délicate transplantation du scoutisme s'est trouvée réalisée lorsque, en février 1910, un changement s'est produit dans le secrétariat général des Unions chrétiennes de jeunes gens.

Deux jeunes travailleurs venaient relayer le vétéran Emmanuel Sautter (futur fondateur des Foyers du Soldat de l'U.F.A.) et se partageaient ses fonctions.

Ch. Grauss devait s'occuper des étudiants et lycéens; mais surtout Samuel WILLIAMSON devait s'occuper des Unions et de leurs Sections cadettes.

Et son outil principal allait être constitué par cette UNION DE PARIS, 14, rue de Trévise, dont il avait été tout jeune un membre actif et rayonnant.

L'U.P. avec Williamson ! Quel merveilleux point de départ pour le scoutisme en France !

Il y avait là une pépinière de chefs sans égale ; des chefs qui étaient eux-mêmes des pionniers ; qui avaient véou les jours hérolques du camping français naissant.

Les Partridge en avaient élaboré le matériel ; Ed. Randegger, les frères Henri et Charles Bonnamaux, en avaient été les chevilles ouvrières (1).

<sup>(1) -</sup> Bonnamaux en confirme l'exactitude.

Ah! Ce fut un rude sacrifice pour eux lorsque Williamson les arrêta sur le chemin du camping sportif en leur disant: "Il y a mieux à faire: devenez éducateurs, occupezvous du scoutisme." Il y eut quelques résistances et l'on n'obtempéra guère qu'après janvier 1911. Mais à la longue qui pouvait résister à Samuel Williamson?

Agé de 33 ans (il était né le 21 janvier 1878), d'origine irlandaise, élève d'écoles primaires protestantes parisiennes, il avait fait des études décousues et toute sa vie il fut entravé dans sa santé.

Dans un séjour de cure qu'il fit à Lancy, près de Genève, dit M. Geisendorf, son biographe, il réussit à identifier 49 espèces d'oiseaux.

Entré à 16 ans comme membre associé de l'U.P. "pour la gymnastique", il était vite devenu membre actif. Très brun, grand et maigre, véritable celte, Willy se montrait boute en train. Son charme communicatif, son infatigable bonne humeur le rendirent populaire. En 1896, à 19 ans, il aidait Emmanuel Sautter comme secrétaire assistant au Comité National des U.C.J.G. avec une fougue qui allait jusqu'au surme nage.

Il venait de faire un séjour en Angleterre où il avait observé les débuts du scoutisme anglais.

Il demande, au retour, à René Terrier de faire un compte rendu du livre de B.P., qui l'a enthousiasmé. On sait que ce livre, "Scouting for boys", fut traduit un an après sous le titre d'"Eclaireurs", par M. Pierre Bovet de Neuchâtel et Genève qui, lui-même, était à l'origine secrétaire général dans le Mouvement unioniste suisse.

René Terrier écrivit donc un premier article dans l'Espérince, Journal des U.C.J.G. françaises, en mars 1910. C'est là le premier signe visible de la détermination de Williamson, mais elle est dès ce moment-là arrêtée et agissante.

Indépendamment de lui, Goerges GALLIENNE, pasteur à Aniche et descendant de Wesleyens, s'intéressait à la tentative anglaise pour tâcher de la naturaliser française.

Il écrivit directement à B.P., qui lui répondit aimablement (cette lettre a été perdue lors d'une exposition scoute). Mais il allait être changé de poste, il était trop tard pour faire quelque chose à Aniche.

En août 1910, à Guernesey, il observait de près le fonctionnement d'une troupe.

Dès son arrivée à l'oeuvre de Grenelle, rue de l'Avre (Paris XV°), il se mit à appliquer la méthode B.P. parmi les 100 ou 150 enfants de son école de garde. Il en sélectionna quelques-uns, d'abord sans uniforme.

Williamson, qui est aussitôt alerté, lui amène dès novembre 1910 ses futurs chefs pour prendre des leçons.

Cependant, le comité de Londres se préoccupait de l'extension du scoutisme en France par le moyen du pasteur Gallienne. Il lui fournit des adresses de personnages qu'il croit favorables : le Général du Pontavice (descendant d'une famille bretonne wesleyenne), le Colonel de Rochefort, M. Tony Mathieu, président d'une société anglo-française pour lycéens.

On insistait certainement du côté anglais pour affranchir le scoutisme de toute attache confessionnelle sans se rendre compte qu'un scoutisme généralisé ne pouvait être en France que laïque, ce qui changeait quelque peu l'esprit de la loi de l'éclaireur.

D'un autre côté, cette prospection un peu aventureuse de pionniers n'allait pas sans inconvénients.

A une réception chez le prince de Cassano, on élabore une entente avec un scoutisme naissant en Italie : mais il se rattache aux "Exploratori" dissidents de Sir Francis Wane qui se sépareront de B.P., le croyant trop militaire.

Une autre collaboration plus sérieuse était venue s'offrir à Gallienne à Grenelle. C'était celle de Nicolas BE-NOIT, listemant de vaisseau qui devait devenir une des plus grandes et belles figures du Scoutisme, avant d'être tué sur l'Yser.

Lui-même, au cours d'une mission en Angleterre, avait pris un contact direct avec la méthode B.P. Mais, commandant de torpilleur, il doit aller passer à Bizerte une bonne partie de l'hiver 1910-1911, jusqu'en avril 1911, ce qui l'empêche de compter dès ce moment comme un des fondateurs effectifs des éclaireurs.

Le milieu par excellence où les expériences de Grenelle pouvaient se généraliser était constitué par les SECTIONS CADETTES des Unions chrétiennes de jeunes gens. Mais ce ne fut pas sans lutte entre partisans du statu quo et novateurs que Williamson les décida à une transformation. C'est que le mouvement Cadet, dans le groupe de la Seine des Unions chrétiennes, était, grâce à Eugène Kiès, fort bien lancé quoique beaucoup moins attirant que les Scouts pour la masse des jeunes.

Moi-même, ayant été directeur de section cadette à ce moment-là (Paris Port-Royal), je puis témoigner des longues hésitations qui ont précédé la transformation de la section cadette en troupe d'éclaireurs et qui ont duré, en fait, près d'un an.

Gagné à l'idée assez tôt, je n'ai obtenu la transformation qu'après octobre 1911, et encore seulement parce qu'à ce moment-là près d'une moitié des cadets sont partis, remplacés par des plus jeunes. Un des sujets les plus intéressants, qui était boiteux, plusieurs autres dont le tempérament était opposé au tempérament éclaireur ou qui répugnaient en principe à tout ce qui avait allure étrangère, ou qui craignaient le "ridicule" de l'uniforme, exotique alors, tensient pour la vieille formule.

Il n'empêche que tout l'hiver 1910-1911 est rempli par une sorte de préparation psychologique. On adopte dans les S.C. certains points du système éclaireur, se flattant par là d'en tirer tout ce qu'il a d'intéressant. C'est progressivement qu'on se rend compte que la transformation doit être complète.

Il faut noter que ce milieu des sections cadettes, fort irrégulier, fort peu discipliné, terriblement décevant et lassant, était pourtant plein de promesses à certains égards. L'étude biblique et la vie religieuse y tenaient une grande place. A certains de leurs dirigeants, la loi de l'Eclaireur et le serment prêté à Dieu ont pu paraître non pas une hardiesse étrange, comme dans d'autres milieux, mais une sorte de moralisme et de religiosité puéris et au rabais. Pour triompher de leurs hésitations, il fallait leur montrer comment cette loi était vivifiée par l'apport de la méthode scoute.

williamson amena au moins deux fois des directeurs de section cadette en wisite à Grenelle pour leur mettre sous les yeux une démonstration du scoutisme B.P.

C'est seulement en janvier 1911 qu'un premier di recteur se décida à devenir chef et à transformer sa section en troupe (Adrien Alger à Boulogne-sur-Seine). Plusieurs autres se décidèrent peu après : Enghien, Paris St-Maur, Paris Batignolles, Paris Trévise.

Enfin, en mars 1911, à la réunion des directeurs de sections cadettes de la région parisienne, le mouvement de transformation était accepté en principe par un certain nombre de sections.

Samuel Williamson avait gagné sa première partie.

## LE PRINTEMPS DU SCOUTISME (avril à septembre 1911)

Comme sur les branches vertes, au printemps, les bourgeons font éclater l'écorce de toutes parts, ainsi en ce printemps de 1911 les initiatives se multiplièrent.

Enmars, à l'Ecole des Roches, le directeur, M. Bertier, disposant lui aussi d'un milieu extrêmement favorable, put créer d'un coup de baguette magique une troupe tout équipée.

Parmi ses élèves de milieu aristacratique, à Verneuil, en Normandie, les allures anglaises ne créaient pas un préjugé défavorable. C'est le maître anglais d'éducation physique qui était devenu, sans la moindre peine, chef scout, et les uniformes étaient de la meilleure coupe.

Au reste, dès la fin de 1910, M. Simon, de la "Grande Maison", pressentant la popularité que le costume obtiendrait malgré toutes les railleries du début, établit des modèles de costume à prix abordable.

En avril, le lieutenant de vaisseau Benoît, de retour de Bizerte, demande un congé et se lance dans la propagande. Il rallie tout de suite Gallienne, Bertier, Chéradame, Charpentier et le comité d'initiative est fondé. Mais c'est encore un état-major sans troupe, si l'on excepte la troupe du pasteur Gallienne, sans conteste première en date.

Un sutre état-major est celui de la LIGUE D'EDUCATION NATIONALE, qui va être fondée officieusement à la Sorbonne le 4 mai ; Benoît et ses amis y participent. Mais le rassemblement se fait autour du baron Pierre de Coubertin. Ses amis de la rue Dante ne sont pas non plus sans troupes si l'on met en ligne de compte celles du Dr Demarquette et de Iaîné Lomford, qui ont fait, si l'on veut, du pré-scoutisme.

Le lieutement de vaisseau Benoît a une émule dans l'armée de terre, le capitaine Royet, instructeur à Saint-Cyr, dont les ouvrages, diffusés par la librairie Larousse, seront efficaces auprès du grand public.

Mais le groupe Benoît-Royet, constitué par des troupes d'action, ne s'entendra pas longtemps avec les théoriciens de l'éducation réunis autour de Coubertin.

Williamson lui-même avait été attiré par l'idée d'intégrer le scoutisme dans la Ligue d'Education Nationale. C'est lui qui écrivit le premier Manuel de la Ligue. Charles Bonnamaux et Randegger avaient accepté de faire partie du Comité directeur. Ils auraient aimé faire entrer les E.U. dans un grand mouvement national, dont ceux-ci auraient constitué la branche protestante, avec une certaine autonomie et surtout avec la possibilité d'avoir au sein de leurs troupes une activité religieuse. Mais leurs intentions se heurtèrent à l'athélsme intransigeant de l'entourage de M. Pierre de Coubertin : la Ligue refusa d'admettre l'existence de troupes confessionnelles. Williamson, Bonnamaux et Randegger s'en séparèrent alors.

Une tentative de rapprochement avec Benoît et Charpentier n'eut pas plus de succès pour les mêmes raisons. L'on se réunissait, mais une fusion s'avérait impossible.

Williamson, Benoît et Gallenne avaient échangé des vues au sujet d'un insigne. Williamson hésita pendant quelque temps entre deux modèles de coq : simple tête de coq ou coq reteurné. Benoît, lui, se décida pour l'arc tendu. Dès septembre 1911, des sections "Eclaireurs de France" fonctionnent avec leur dénomination actuelle et leur insigne.

Du côté unioniste, le lancement suit une marche assez différente.

En dehors de Williamson, il y a des essais çà et là chez les jeunes protestants plus ou moins rattachés aux Unions.

C'est ainsi que François de Félice, d'Enghien (frère du pasteur de la Maison Fraternelle) rapporte directement d'Angleterre la méthode B.P. et il est possible que sa troupe d'Enghien arrive, en ancienneté, à peu près sur le même plan que celle de Boulogne.

Mais Williamson, lui, ne peut brusquer ses sections cadettes. Celle de l'U.P. a commencé par des exercices d'escalade son orientation vers le scoutisme. Celle de St-Maur la commence par des montages de tente. Toutes deux figureront avec les éclaireurs de G. Gallienne à la première fête de Trivaux.

Williamson se tait donc jusqu'au numéro spécial de l'Espérance de juin 1911, publié par exception dans les premiers jours du mois. Mais ce numéro est particulièrement soigné, attirant et complet. Il peut servir comme manuel provisoire de scoutisme.

Il est intitulé: "Pour les Jeunes". Le manifeste du début part de la nécessité où l'on se trouve de remédier à la crise des caractères. Il faut donc se tourner vers les adolescents. On ne les prendra jamais trop tôt.

Et tout de suite de belles photos ou du moins un réel effort d'illustration... pour l'époque. (Car, aujourd'hui, nous sommes, sous ce rapport, habitués à plus de luxe) (le feu de camp, vu à contre-jour... En caravane... A l'étape.) Toutes ces photos, naturellement représentent des scouts anglais bien habillés.

Un article sur "Les éclaireurs en Angleterre et la collaboration des U.C." est signé Ch. Heald, secrétaire spécial pour les cadets.

Un article : "Ce qui peut se faire chez nous" par G. Gallienne, présente quelques photos de ses scouts à béret alpin (c'est le costume alpin qui prédomine aussi à Enghien).

De longs extraits traduits de SCOUTING FOR BOYS disent "Comment organiser des patrouilles d'éclaireurs et ce qu'il faut leur enseigner". Il y a un dessin sur la manière de porter un blessé, des croquis, des noeuds.

Williamson pouvait annoncer : "Déjà, plusieurs unions ont commencé le travail".

D'autant plus que Marseille, sous l'impulsion de son énergique secrétaire général Ch. Schneider, était déjà entrée en jeu et il faut la compter parmi les troupes qui, à notre connaissance, avaient pris le départ avant Trivaux et le numéro de juin (Boulogne, Enghien, Saint-Maur, Paris-Trévise).

Cette journée du 11 juin mérite de rester historique, comme le nom de TRIVAUX est demeuré légendaire et a servi dans la suite à baptiser plusieurs emplacements de la fête annuelle.

Devant Joseph Galtier, président du Comité du groupe desU.C. de la Seine, les cadets furent comme à l'ordinaire passés en revue.

Le premier chroniqueur de l'Espérance, dans son très court compte-rendu, ne paraît encore considérer les éclaireurs que comme une "attraction" épisodique.

Pourtant, si imparfait que fût leur équipement, si peu scout même que fût leur programme primitif, les pionniers du mouvement avaient gagné leur cause : tous les garçons, même ceux qui critiquaient le plus, étaient frappés et cette vision ne devait plus sortir de leur cerveau.

la troupe de Boulogne, partant en reconnaissance vers le Petit Bicêtre, ressemble encore plus à des éclaireurs de l'armée française qu'à une bande d'Indiens.

Elle utilise prudemment "les abris et les couverts". Elle repère une ferme "ayant une valeur stratégique... à condition de boucher tout de suite la porte cochère".

Saint-Maur monte ses tentes et Paris-Trévise fait l'ascension "d'un mur représenté par un arbre".

Williamson tenait quand même son triomphe. Hélas, l'excès de fatigue, à ce moment-là même, le terrassait. Il ne peut s'occuper du camp projeté du 10 août au 3 septembre à la Maison de vacances du groupe de la Seine.

Privé de lui, le mouvement si bien lancé continue son avance.

Un des derniers dimanches de juin, la section cadette de la rue de Trévise est encore attirée vers Meudon. Jaloux des lauriers de Boulogne, un cadet "conduit la Section avec la carte". Et à la grand halte (style militaire) on lit ensemble la Loi des Eclaireurs.

Le 15 juillet, ce sont les éclaireurs d'Enghien qui, "le béret basque bien enfoncé sur le côté gauche", s'élancent dans la forêt de Saint-Leu. Il s'agit de surprendre l'Union chrétienne de jeunes filles. La surprise est réussie, elle cause de l'émotion à souhait et tout le monde est content.

François de FELICE, le chef qui rend compte de cette belle journée, est le seul éclaireur français, avec André Weick, de Saint-Dié, qui accepte l'invitation pour un camp à Romford, dans l'île de Conven, à l'embouchure de la Tamise.

Les deux Français reviennent enchantés, témoignent de la profonde influence des Y.M.C.A. sur le scoutisme anglais et leurs hôtes leur rendent un excellent témoignage.

En octobre, de Félice, franchissant 17 kilomètres à vélo sous la pluie, devait aller encore stimuler une des premières réunions des éclaireurs d'Orléans.

Ce jeune pionnier de la première heure, dont le souvenir mérite d'être conservé à côté de celui de Williamson, tombera à Avocourt en août 1914, au moment où se terminait le recul de la Marne.

Tans la section cadette de l'UNION DE PARIS, rue de Trévise, qui est en plein essor, les patrouilles de boys scouts restent encore en théorie au second plan, d'après le rapport de M. Hugues, le directeur.

C'est surtout le Dr Morin qui s'en occupe pour enseigner les soins à donner aux blessés. Mais en novembre on constatera que "tout l'intérêt s'est concentré sur la formation des éclaireurs". Malgré leur impatience, le costume reste à l'étude. On veut quelque chose de très bien et on fait appel aux domateurs pour constituer une caisse. Mais on hésite sur certains détails : béret ou chapeau ?

Le chapeau l'emportera. Dès novembre, Avignon fait savoir qu'il est pourvu de chapeau, cravate rouge et boîte de pharmacie individuelle.

Le midi bouge. A Marseille, Charles Schneider donne l'emploi du temps, très méthodique, de ses séances. Mais il note avec satisfaction que la gymnastique suédoise est enseignée par un unioniste ancien caporal.

A Nîmes, après une causerie sur les éclaireurs : "Nos cadets sont très emballés et piaffent d'impatience" (juillet), on a constitué 16 patrouilles de 7 cadets ; le tout divisé en 8 sections commandées par des membres de la commission des cadets, tous membres actifs et capables d'exercer une influence.

La troupe entière est sous la direction du président de la section cadette... ancien sergent - ajoute-t-on comme certificat suprême.

Il y a une compagnie de cyclistes.

Un compte-rendu de la section cadette de Mazamet (août) semble la montrer en voie de transformation. Les chants de route du Comi té National font fureur.

Enfin, dès le début du mois d'ectobre, un certain nombre de sections cadettes se transforment.

Outre celles dont nous avons parlé, on peut citer Montrouge, avec Robert de Jarnac, et Montmartre.

De la Maison Fraternelle, le pasteur de Félice part pour la Belle Jardinière. Il en rapporte une douzaine de chapeaux et des foulards et la transformation s'amorce, sous la direction du chef Casalis.

Il ne faudrait pourtant pas que ce récit, qui a raconté d'une traite, pour la clarté, les débuts du scoutisme, dans le milieu cadets U.C.J.G.", dissimule une sorte de temps d'arrêt.

Si, en juin 1911, incontestablement les unionistes sont en tête de toute façon, le camp d'été prévu, mais empêché par la maladie de Williamson, leur a cruellement manque.

Au contraire, Nicolas Benoît a travaillé sans relâche en juin, juillet et pendant la première quinzaine d'août. On se reportera avec profit à l'article de Georges Bertier dans le numéro d'avril 1932 du CHEF (E. de F.).

Il était revenu à la fin d'avril d'Angleterre où, chargé de mission par le Ministère de la Marine, il avait pu observer les scouts de B.P. Son rapport est lu en haut lieu et apprécié. Un congé de quatre mois lui permet d'agir et il met les bouchées doubles.

D'abord un voyage en Normandie auprès de Bertier. Il voit la troupe des Roches et met au point ses projets dans une grande ferveur d'enthousiasme, lui qui avait déjà vécu le réve mystique de la "Voie du Chevalier". Puis il vient à Paris où il stimule Charpentier et lui fait accepter une série d'articles de huit jours en huit jours dans le Journal DES VOYAGES. Paul Vuibert envoie d'Angleterre le renfort de sa brochure "Boy Scouts" (juin 1911). Avant de partir, en août, Benoît publie sa brochure très complète : "Projet d'organisation des Eclaireurs de France". Il s'entend avec Bertier pour offrir à André Chéradame la présidence et peut reprendre le 20 août le bateau pour Bizerte après quatre mois exceptionnellement féconds.

Le caractère de régularité extérieure que son projet a su imprimer tout de suite à ses troupes fera pencher la balance de leur côté, dans le monde laïque, et il stimule de façon fort salutaire les Unionistes trop dédaigneux de l'aspect extérieur et plus occupés de mûrir les caractères par le dedans.

Ce que nous venons de dire ne comporte aucune nuance de défaveur et ne doit pas faire sous-estimer l'action des E.D.F.

Certes les 10 troupes de cadets unionistes dénombrées au mois d'octobre avec leurs 173 éclaireurs, pour la plupart anciens cadets ayant derrière eux une formation complète, représentaient une force morale prépondérante. Venus par libre choix, ils étaient tous des convaineus car il fallait braver à ce moment bien des préjugés.

Mais ces préjugés portaient justement avant tout sur le costume, sur l'aspect paramilitaire qui correspondaient pourtant à un effort d'ordre et de bonne présentation. Dans ce domaine extérieur, le tour de force de l'organisation rapide des E.D.F. paraît bien avoir été décisif.

Il serait injuste aussi de sous-estimer l'effet de la campagne de presse qui se continue par l'article du Général Langlois dans le Temps (10 juin), l'article de Vuibert dans l'Educateur, les articles (de juin à août) du Journal des Voyages, etc.

Il faut surtout sculigner que les trois centres principaux de formation : les unionistes, Nicolas Benoît et ses collaborateurs et le Comité de Coubertin désirent tous et comptent fermement se retrouver dans le sein de cette Ligue d'Education Nationale, qui a été fondée en principe le 4 mai 1911 à la Sorbonne, mais qui attend encore une définition précise. C'est elle qui marque le lien de la future unité.

Tout le monde rêve d'un mouvement scout français capable de faire un digne pendant à ce mouvement anglais unifié qui vient de se manifester dans la revue du 19 juillet, en présence du roi, dans le parc de Windsor.

#### OU LES CHEMINS SE SEPARENT

Octobre 1911, qui devait voir l'unité du mouvement scout, voit sa fragmentation. Comment cela a-t-il pu se produire ?

La Ligue d'Education Nationale dans les milieux qui l'incarmient officiellement, autour de Pierre de Coubertin, tendait à se donner des dirigeants officiels et universitaires. Dès ce moment, à cause du problème politique français, la question de LAICITE se posait.

On était donc porté à souhaiter une assez forte ADAPTATION du scoutisme. On allait jusqu'à la suppression du serment considéré comme "puéril et pouvant présenter des inconvénients".

Une polémique de 1912-1913 nous donne une idée de ces tendances, sous la plume de M. Nouyrit.

Ce dernier avait, paraît-il, étudié le mouvement en Angleterre dès 1908-1909 et avait tracé le dessin d'une sorte de préscoutisme dans le numéro du 15 octobre 1909 de l'EDU-CATEUR.

Il déclare s'être défié des Eclaireurs de France comme voulant faire "une copie servile du scoutisme", et de l'Association des Unions chrétiennes qui, "sous prétexte de acoutisme, essaie de s'introduire dans les établissements scolaires pour y faire du prosélytisme". Elle va faire au fond des bois "des exercices physiques et rituels".

La laïcité d'hommes tels que le lieutenant de vaisseau Benoît ou son émule et compagnon le capitaine Royet, instructeur à Saint-Cyr, était d'une autre nature et moins chatouilleuse.

Ils avaient des amis francs-maçons comme Charpentier, du Journal des Voyages, mais ils faisaient aussi volontiers place dans leur comité à des catholiques tels que Paul Bureau ou G. Bertier, directeur de l'Ecole des Roches. Le pasteur Gallienne se sentit toujours à l'aise avec eux.

Il semble qu'ils auraient volontiers admis le mouvement unioniste en tant que tel s'ils avaient pu lui donner pour contrepoids un sérieux mouvement catholique.

Mais si l'on signale cà et là des applications du scoutisme chez les catholiques (notamment, dès avril 1911 les Eclaireurs des Alpes de l'association Pauliani à Nice), aucune organisation d'ensemble ne se dessine. A Paris, au début, la hiérarchie catholique ne paraît pas même alertée. Puis vient la condamnation officielle et avec elle l'interdiction.

Par conséquent, il vaut mieux tenir à l'écart les Unionistes dont se défie d'ailleurs - semble-t-il - le docteur explorateur Charcot, membre et futur président du Comité.

Tout cela explique le malentendu qui accompagne et la rupture qui suit la séance inaugurale de la Sorbonne (27 octobre), présidée par le recteur Liard.

Cette rupture fut d'autant plus regrettable que les officiels de l'Université, très rassurés par les tendances adaptatrices du groupe de Coubertin, apprirent tout à coup avec stupeur qu'il y avait deux autres tendances (Eclaireurs de France et Unionistes) plus éloignées d'eux à des titres divers.

Néammoins, S. Williamson, qui recherchait surtout le contact de l'Université, accepta de rester conseiller technique de la Ligue, créant par là une sorte de lien provisoire entre elle et le mouvement unioniste.

Au contraire Georges Gallienne restait avec ses compagnons d'action Eclaireurs de France.

Ceux-ci qui avaient, par déférence, ajourné leur constitution définitive de manière à pouvoir mieux s'adapter à une ligue fédérale, se trouvant maintenant affranchis de tout lien, rattrapèrent le temps perdu avec la décision et l'activité ordinaires de Nicolas Benoît.

Le 12 décembre 1911, les statuts de l'Association des Eclaireurs de France étaient déposés. Cette organisation était désormais sur ce point très en avance par rapport aux autres.

Du côté unioniste d'ailleurs, tout le monde n'était pas prêt à entrer sans hésitation dans un mouvement national, même si d'aventure il avait pu se constituer.

On le discerne à la conférence régionale annuelle du groupe de la Seine, qui a lieu le ler novembre 1911 à l'Union de Montmartre (Maison Verte, 189, rue Mircadet). Les Eclaireurs d'ailleurs ne tiennent pas la vedette sans contestation. Plusieurs autres sujets sollicitent l'attention d'un mouvement en plein essor. Le rapporteur même, Robert de Jarnac, consacra la moitié de son travail à l'oeuvre parmi les militaires.

Quand il en arrive au scoutisme, il mentionne l'ébauche d'organisation nationale "des patrouilles d'éclaireure" et l'invitation à y entrer faite par M. de Coubertin. Il répond:

"Nous y souscrivons, certes, mais faut-il dire une fois "de plus que, sans l'esprit évangélique, une tentative d'é"ducation, si noble soit-elle, échouera piteusement. C'est

"pourquoi, nos amis l'ont dit hautement, les patrouilles "d'E.U. n'entreront dans la Ligue d'Education Nationale "qu'avec toute leur personnalité. Elles ne sauraient à "aucun prix mettre dans leur poche le drapeau dont elles "sont si fières.

"Laisser à chacun ce qui fut sa raison d'être, four-"nir en même temps à tous les avantages dont ils peuvent "profiter en commun : telle est la neutralité comme "nous l'entendons, n'en déplaise à tous ceux aux yeux "desquels le mot de chrétien est suspect."

Robert de Jarnac représente avant tout les membres actifs des unions, et les directeurs de sections cadettes dont il est un des directeurs les plus pieux et les plus zélés.

Il est troublé par le cas qui se présente à Chartres. Là, l'union chrétienne ne dispose pas d'assez de cadets pour former une troupe d'éclaireurs : elle s'adresse donc au directeur de l'Ecole Normale et à une autre personne qui fera du recrutement dans un village de Beauce tout catholique.

Voilà donc, dès ses premiers pas, le scoutisme "Unioniste" en dehors de l'Union.

A Enghien, même son de cloche avec François de Féli-

"On ne réussira que si on fait la patrouille en de-"hors de l'U.C. - Sinon, c'est diminuer le terrain de "l'action."

Il ajoute d'ailleurs : "C'est faire subir une dévia-"tion considérable au plan primitif des U.C."

Conséquent avec ses principes, il refuse de sacrifier sa réunion en plein air pour venir "parader" dans la cour de l'Union de Montmartre (où il y a une exposition scoute à l'occasion de la Conférence de groupe).

Deux parmi les voeux de Robert de Jarnac concernent le scoutisme.

En premier lieu: "... que l'organisation des pa-"trouilles d'éclaireurs s'effectue au plus vite, pour ne "pas se laisser distancer." On remarque l'emploi du mot de patrouille. On évite le mot : troupe, surtout chez les unionistes où le directeur de section cadette reste souvent directeur de cadets non enrôlés à côté de ses patrouilles. L'importance donnée aux mots : troupe et chef marquera très vite les progrès vers l'autonomie du Mouvement.

Le second voeu demande du reste "que le Comité Natio-"nal fournisse au plus tôt des indications pratiques pou-"vant servir à toutes les patrouilles unionistes."

Ce jour-là même, d'ailleurs, Williamson, qui agit et ne prodigue pas les discours, convoque les directeurs et chefs de patrouilles pour décisions relatives aux premiers examens.

L'orientation générale de la journée est donnée par le dernier mot de Robert de Jarnae : "En avant, aux ordres du Grand Eclaireur !"

La volonté de maintenir Jésus-Christ en tant que Grand Eclaireur au premier plan de l'horizon du jeune garçon est caractéristique désormais de la tendance unioniste même en route vers l'Unité, et vers une séparation progressive d'avec l'organisation-mère des Unions.

On peut dire que la conscience que les Eclaireurs Unionistes ont de former une entité distincte par rapport à l'ensemble d'un scoutisme français plus vaste et religieusement neutre est née ce jour-là.

Elle s'est développée à la séance convoquée par Williamson chez Robert de Jarnac (le 11 ou le 23 novembre ?). Celui-ci, totémisé Blaireau Solitaire, a étudié avec une grande patience et une grande bonne foi toutes les innovations. Mais il pense que ces tendances à l'individualisme doivent être réfrénées par une organisation spécialisée.

Un jeune français, rentrant d'Angleterre où il était collégien, et qui était sans doute le premier garçon français à être devenu scout, est invité par Williamson à se présenter en uniforme. Non sans peine, le chapeau triomphe du béret et l'on revient, sur plusieurs points, à l'authentique méthode de Baden Powell.

D'ailleurs, tout en voulant fermement rester fidèle à l'esprit de B.P., ce qui convensit parfaitement à l'esprit

protestant, le scoutisme unioniste s'est cru obligé de déroger sur plusieurs points aux règles anglaises, en partie pour éviter de heurter de front une certaine anglophobie encore très répandue en France.

La Loi, par exemple, reste en douze articles telle que Williamson et Bonramaux, par souci de distinguer dans un article spécial chacun des principaux traits du caractère éclaireur et d'y en ajouter un (tenace) qui paraissait particulièrement nécessaire à des jeunes français.

Sur ces directives, démocratiquement fixées entre chefs, Williamson va travailler, quoique livré à lui-même, il est penché peut-être vers une organisation moins séparatiste.

Il organise des cours pour la formation des chefs à l'Union de la rue de Trévise, dans le courant de l'hiver 1911-1912.

Ch. Bonnamaux y enseigne le camping. Le Dr Morin y enseigne le secourisme.

Des Eclaireurs française de la Ligue d'Education Nationale assistent à plusieurs de ces cours.

Jusqu'au printemps de 1912, la revue unioniste l'ES-PERANCE reste très sobre de détails. L'autonomie du scoutisme n'y est évoquée que par quelques allusions.

Au 10 avril 1912, on pourra recenser 29 troupes unionistes avec 71 patrouilles et 600 éclaireurs.

## L'ANNEE 1912

Après l'année des premiers tâtonnements, voici celle du plein essor. Avec une restriction toutefois : 1912 sera seulement l'année des sorties ; 1913 sera celle des camps. C'est en 1913 seulement que le camping, déjà très développé en France, et spécialement dans les unions de la rue de

Trévise et du faubourg Saint-Antoine, sera définitivement incorporé à l'activité éclaireur.

Il fallait aller progressivement, ne pas affoler les familles tout de suite et conquérir le public à l'uniforme kaki.

Le printemps de 1912 voit une sorte d'éclosion spontanée de troupes un peu partout, dans les milieux protestants spécialement préparés, et cela dans les églises, auprès de jeunes pasteurs plus ou moins associés à l'œuvre unioniste, aussi bien que dans les unions proprement dites. Dans certains endroits comme à Bordeaux, le groupe des lycéens créé par la Fédération chrétienne des étudiants a eu le principal rôle.

Voici un témoignage personnel sur la transformation de la section cadette de Port-Royal, que je dirigeais. En juin 1911, à Trivaux, j'étais converti au scoutisme, mais mes cadets ne l'étaient pas. Ils résistèrent à la transformation jusqu'à la fin de l'année, C'est avec d'autres garçons et l'appui d'un autre chef, Robert Mandrin, que, sans supprimer tout de suite la section cadette, nous dûmes commencer la troupe sur de nouveaux frais en mars 1912.

Le 8 avril 1912, une concentration se fait au bois de Verrières en présence de M. de Pourtalès, président de l'U.C. de Paris. Samuel Williamson, qui a rassemblé là 150 éclaireurs, assiste à sa dernière grande sortie : arrêté par la maladie, il doit entrer définitivement dans un sama, en Suisse.

Son action s'exercera dès lors par correspondance.
D'autre part, il préparera la charte provisoire qui sera
votée à Nantes par les organisations unionistes. La Conférence de Nantes, qui prend place dans la série bisannuelle
du trisannuelle des Congrès U.C., doit trancher la question
du scoutisme parallèllement à plusieurs autres considérées
comme très importantes.

Le bilan des succès de Williamson en province est déjà substantiel. Dans l'Est, Epimal est fondé avec l'aide du leader unioniste Juteau, de Thaon. Lunéville, Nancy et Remirement suivent de près. Autour de Paris, c'est Orléans, stimulé par François de Félice et les éclaireurs d'Enghien. Le scoutisme est ici de tendance un peu militaire, avec des drapeaux. Ce sont aussi Rouen-Sud, Oissel.

Dans l'Ouest, le scoutisme se développe très vite : populaire à Nantes-Fraternité, plus cossu à la Rochelle, Rochefort, Saintes, Bordeaux, Marseille et Nimes ont été presque dès le début, nous l'avons vu, deux foyers intenses de
scoutisme, avec les deux secrétaires généraux d'U.C. Schneider à Marseille et Nouvelon dans le Gard, Montpellier a pris
le départ encore avant eux.

Mazamet est favorisé par la richesse de son Union.

Dans la Drôme, ce sont les églises de campagne qui commencent. A Valence, on est un peu en retard sur les troupes voisines ; mais les garçons eux-mêmes réclament et on leur donne satisfaction.

Voici, à rapprocher de Nantes-Fraternité, la troupe populaire de Croix (Nord), surgie dans un poste de la Société Centrale, et celle de Saint-Etienne.

Dans la Haute-Savoie, s'installe à Pâques 1912 un camp d'éclaireurs franco-suisse.

Mais Paris reste en tête avec la rue de Trévise. Sa troupe a cinq patrouilles, dont dix aînés s'occupent de près (on voit l'importance donnée à l'encadrement). Il y a là une vieille tradition de camping, qui se traduit dès le début par quatre tentes pour les éclaireurs. A Pâques, Trévise campe quatre jours à Fontainebleau.

Sans la présence de l'animateur, cloué sur son lit de maladie, les troupes continueront leur progrès : sur la rive droite, ce sont Batignolles, Levallois, Montmartre et Saint-Maur.

Sur la Rive Gauche, Robert de Jarnac aussi travaille bien. Indépendamment de sa troupe de Montrouge, Saint-Marcel s'organise très tôt. Ceux-là aussi ont des tentes. Un peu plus tard, viendront Plaisance et Port-Royal. La Maison Fraternelle se développe à part (ce sont ici des troupes de paroisse, provenant de sections cadettes fondées dans des unions de paroisse).

Pour se faire une idée des étrangetés qui environnent les premiers campements sous la tente, pourvus de sentinelle, on pourra lire le récit de la surprise infligée par le Chef Hammel à la tente de sa troupe qui campait à la veille de la Journée de Trivaux dans le bois de Meudon.

L'ESPERANCE, à qui nous empruntons la plupart de ces détails, donne dans son numéro de mai, in fine, quelques premiers éléments de statistique :

39 sections (dont 2 ou 3 non directement organisées par le mouvement unioniste) ont fourni 29 rapports.

390 aspirants, 240 novices, 99 chefs donnent un to-

Ce même numéro fait une large part aux acquisitions de matériel.

Il y a d'abord une description détaillée de l'uniforme, avec mention de l'insigne, qui coûte OFr,20, le foulard coûte OFr,75. Pour la culotte, c'est la culotte de foot-ball genou nu, mais on accepte la culotte cycliste.

Les chemises viennent encore d'Angleterre, à 5Fr,45.

De minuscules acquisitions sont enregistrées comme des victoires. Boulogne s'enorgueillit de 3 seaux de toile, mais Enghien l'enfonce avec 3 voiturettes.

On se réjouit même des clairons de Grenelle et des 2 tambours de Nantes.

Tout cela demande de l'argent : eh bien on le gagne-

Et Williamson, dans son éditorial, encourage et stimule. "Ah! Les braves garçons!" a-t-il entendu sur le
passage d'une troupe. Ce n'est pas tout, il faut aussi
des garçons braves, qui ne soient pas des éclaireurs uniquement pour le défilé. On ne doit accepter aucun compartimentage dans sa vie. Il ne s'agit pas de paraître. Il
faut être.

La loi de l'Eclaireur sera un admirable instrument aux mains des éducateurs et des pasteurs.

Williamson emprunte à un mouvement américain la prière du jeune garçon : "Aide-moi à lutter pour le bien difficile contre le mal facile, etc."

Notre rédacteur, gravement menacé dans sa santé, mesure (sans doute avec angoisse) ce qui reste à faire :

- d'abord, la publication d'un manuel pratique (les frères Bonnamaux sont attelés à sa préparation) ;
- puis un camp modèle pour les chefs, une exposition de propagande;
- enfin, la mise au point d'un meilleur type de troupe pour cadets ruraux.

Le numéro de juin de l'ESPERANCE est plus particulièrement consacré à l'action spirituelle avec une étude d'André Jalaguier sur la conversion des adolescents, et une autre de Robert de Jarnac sur "Jésus-Christ, le Grand Eclaireur".

Williamson y figure par un résumé de son cours : "Comment organiser une troupe d'éclaireurs pour qu'elle donne le maximum de résultats". Notons ce conseil caractéristique : avoir toujours une surprise en train, une histoire en réserve à raconter.

Le 11 juin 1912, voici la grande JOURNEE DE TRIVAUX, sur la fameuse allée du bois de Meudon, Elle rassemble cette fois 250 éclaireurs, qui défilent devant le Général d'Amboix de Larbont.

Mais, à côté du compte-rendu officiel, il faut tâcher de reconstituer l'atmosphère de cette rencontre exceptionnelle, qui est restée gravée dans mon souvenir et dans celui des novices de Port-Royal, que j'y conduisais.

On ne pourra mieux mesurer le choc produit par toutes ces nouveautés qu'en lisant le récit enthousiste et humoristique d'André Hammel: "Une nuit chez les Eclaireurs" (ESPERANCE, numéro de juillet 1912).

Les participants de ce second "Trivaux éclaireur" avaient un uniforme plus ou moins embryonnaire. Chacun se débrouillait comme il pouvait, avec pénurie d'argent et abondance de fantaisie. C'est l'époque hérolque qui supporte le feu croisé des railleries, calembours et de la gouaille parisienne : voilà les "boyaux scouts" armés de manches à balais (et parfois les premiers bâtons avaient bien cette origine). N'empêche que, de Trivaux, les sceptiques revenuient convaincus, enthousiasmés, les derniers cadets obstinés acceptaient leur transformation en éclaireurs.

Inutile d'énumérer toutes les sorties fameuses et provoquant un enthousiasme qui fait aujourd'hui sourire. Notons que les éclaireurs de la Ligue d'Education Nationale sont souvent mentionnés aux côtés des Unionistes.

Nantes accueille, en novembre 1912, le onzième congrès des Unions chrétiennes de jeunes gens. Ce mouvement est alors en pleine force, avant le coup de massue brutal que sera pour lui la guerre, et la création des Rclaireurs a renouvelé son prestige.

L'ensemble des voeux adoptés par la Conférence est publié dans le numéro de février 1915 de l'ESPERANCE : on y trouve aussi la charte établie par Williamson, qui donne aux Eclaireurs Unionistes leur organisation de départ.

Cette organisation est très souple et très libérale: par exemple, elle donne aux groupements la faculté de se rattacher, en dehors d'elle, à l'une ou à l'autre des Fédérations Nationales : Eclaireurs de France ou Eclaireurs Français, chose qui ne paraîtra pas longtemps possible.

Les manifestations spectaculaires en commun avec d'autres troupes - qui d'ailleurs défilent mieux - commencent à gêner plusieurs des nôtres, même celle qui fut organisée le ler décembre 1912 aux Invalides et qui fut incontestablement utile pour la propagande auprès du grand public.

Le Général Niox avait invité les éclaireurs à visiter le Musée de l'Armée. Dans la cour, le Général de Lacroix passe en revue 230 Eclaireurs de France, mais en avait pu voir une colonne de 700 éclaireurs de Paris et de la province dans les rues de la capitale.

Ainsi se terminait la seconde année du scoutisme, qui avait été celle de son contact avec le public. Mais l'organisation en profondeur, chez les unionistes en particulier, était déjà sérieusement commencée.

# L'ANNEE 1915

L'hiver 1912-1913 est un hiver de repliement et d'organisation ; et aussi de préparation au camping.

Mais chez nous, le mouvement reste encore très décentralisé. Les grands évènements sont les articles d'Honri Bonnamaux dans l'Espérance donnant des tuyaux dratiques sur la tente de campement, la voiture pour porter le matériel, la marmite... (on connaît la fortune de cette marmite Sa-Ro-Bonna, dont les trois premières syllabes étaient empruntées aux noms des participants de l'invention. Plus tard, un perfectionnement dans le repliement des anses a créé la marmite Bonnamaux, due à Charles Bonnamaux).

Henri Bonnamaux (Cigogne d'Alsace) avait déjà autrefois, en collaboration avec son frère, rédigé le premier Manuel de Camping adopté et publié par le Touring Club de France. Non content d'avoir été un promoteux dans ce domaine, il prît une part très active à la vie spirituelle de l'Union de Paris et du scoutisme naissant. On le trouve mêlé aux premières tractations avec les Eclaireurs de France et la Ligue d'Eduction Nationale, aux études sur l'insigne (projets de dessins du coq), aux tentatives de coordination des programmes d'activité. Sa réalisation principale fut la rédaction du premier Manuel de l'Eclaireur, qui, seus un très petit format, donnait une documentation remarquablement complète. Pendant longtemps notre Manuel fut recherché même parmi les autres fédérations scoutes.

En mai 1913, Williamson, retemu par la maladie à Leysin, se fit remplacer au Commissariat National par Henri Bonnamaux et Charles Grauss.

Chez nous, le Mouvement restait encore très décentralisé.

Mais du côté des Eclaireurs de France, l'organisation unitaire faisait des progrès plus rapides, car on ne pouvait pas se reposer sur une organisation antérieure équivalant aux Unions chrétiennes. Dès Mai 1913, on se préoccupe de créer un journal spécial : l'Eclaireur de France : jusquelà, le Journal des Voyages, de Paul Charpentier, avait été le seul lien entre les troupes.

Une psychose de guerre commence à envahir la nation. C'est l'année des retraites militaires en musique organisées par le Ministre Millerand pour "verser l'héroisme au coeur des citadins". Il est donc naturel que les officiels se teurnent vers le mouvement naissant, susceptible peutêtre de donner une "éducation pré-militaire".

Le 2 mars 1913, les Eclaireurs de France sont inspectés au bois de Clamart par l'imiral Besson et un représentant du Ministre de la Guerre.

Les 11 et 12 Mai 1913, est organisé le camp de Saint-Cyr. Le capitaine Royer a obtenu des tentes marabouts de 1 armée ; 1.200 E.D.F. couchent sous la tente.

Le 18 Mai, sur l'initiative d'Henri Galli, président du Conseil Municipal, une délégation est reçue à l'Hôtel de Ville.

Du côté unioniste, Trivaux 1913 est marqué par la présence de 660 éclaireurs. La contagion militaire s'affirme un peu par la marche au pas, par les cliques : peu de tembours, surtout des clairons. Néarmoins, cette mode ne te pas très hin chez nous.

Ce sont plutôt les camps qui passionnent nos jeures.

Sous la direction de Ch. Guillon, de l'Union de Paris, s'organise le Camp du Haut-Jacques, dans les Vosges, qui laisse à ses participants de durables souvenirs.

En juillet 1913, Heari Bonnamaux conduit au Rallye de Birmingham une délégation française peu nombrouse, mais qui fait une démonstration très remarquée avec une voiture transformable en échelle de pompier, pont ou bateau à volonté.

fruite 31 bis

Cette même année, au mois de mars, a eu lieu à Nimes le huitième congrès des Unions chrétiennes de Jeunes Filles. La question des éclaireuses y a été posée. Pourquoi pas des troupes de jeunes filles ? Dès le début du scoutisme à l'Union de Paris, des soeurs d'éclaireurs avaient posé la question et cherché à y donner un commencement de réponse.

On sait que de ce côté une entente avec des éléments non protestants a pu aboutir assez vite à une Fédération d'Eclaireuses unique pour toute la France.

Cependant, l'ocuvre masculine allait subir les deux contre-coups terribles de la préparation à la guerre et surtout de le guerre elle-même. En Octobre 1913, la loi de trois ans était votée et l'en allait incorporer à vingt ans la classe 1914. En double départ pour le service militaire allait présenter une saignée pour l'effectif des ....

chefs. Mais aussi un mouvement se dessine dans l'équipe centrale pour prendre en mains de plus près la direction du mouvement : c'est l'apparition du LIEN en décembre 1913.

#### VEILLE DE LA GUERRE

A partir du 15 décembre 1915, le LIEN dactylographié, puis un instant imprimé (printemps 1914), nous apporte le témoignage de l'activité d'une équipe dirigeante (Henri et Charles Bonnamaux, J.R. Terrier) et, de temps en temps, quelques échos directs de tel ou tel militant. Il est caractéristique qu'on ait réalisé d'abord le LIEN (que d'ailleurs l'ECLAIREUR UNIONISTE suit de près, à la fin de janvier 1914). Le premier mouvement semble avoir été de donner à cette feuille un caractère confidentiel.

L'heure est, en effet, délicate. "Il faut choisir, serrer les rangs, il faut améliorer la technique". Ce repli se comprend en face de ce qui se passe au dehors et que nous pouvons résumer ainsi:

- l° Polémique entre Eclaireurs de France et Eclaireurs Français de la Ligue d'Education Nationale. Ces polémiques éclatent dans le tract de décembre 1913 publié par le Comité E.D.F.
- 2° Forte organisation pratique des E.D.F. adaptés, d'une part, à la laïcité universitaire, d'autre part, à l'ambiance de préoccupations patriotiques. Le manuel du capitaine Royet publié chez Larousse au début de 1914, préfacé par Gaston Deschamps et André Chéradame, est un vraisuccès de librairie.

En présence de ces faits du dehors, l'équipe dirigeante n'approuve pas les troupes qui "se séparent des Unions ou des Eglises pour mieux rayonner".

Contes, il est naturel que le chef pense aux perfectionnements techniques apportant à ses éclaireurs plus de joie et d'intérêt (échelles, ponts et bateaux, voitures démontables sont à l'ordre du jour). Mais l'équipe doit leur signaler surtout leur devoir de nature morale et spirituelle. Vis-à-vis du protestantisme, une spécialisation s'impose : il faut donner satisfaction, ici aux Unions, là aux Eglises ; il faut conciller, le dimanche matin, les sorties d'éclaireurs avec l'Ecole du dimanche.

Le symbole de cette conciliation est l'activité religieuse du Pasteur Jean Laroche, directeur de la Société des Ecoles du dimanche, qui devient conseiller du Mouvement et écrit des articles dans le LIEN.

Dans la suite, c'est-à-dire de 191 à 1929, le Fasteur Jean Laroche devait continuer, comme Président du Mouvement, ce cumul très avantageux pour l'enfance protestante. Sa haute compétence pédagogique, sa profonde compréhension des jeunes, son large esprit de liaison et de conciliation, allié à une ferme et régulière autorité, firent de lui un Président particulièrement apprécié, aux moments où le Mouvement encore jeune avait à se définir et à préciser son action.

Revenons à la période qui a précédé immédiatement la guerre. Le Mouvement se développe, mais la nécessité se fait bientôt sentir d'encadrer les troupes par des commissaires. Sans cela, on n'aura bien souvent que des flambées d'enthousiasme vite éteintes.

Je donnerai pour exemple ma troupe de Paris Port-Royal fondée en février 1912 par le Chef Robert Mandrin et moi-même. Elle marche très bien un printemps et un été. Dès l'hiver suivant, les deux chefs devenant indisponibles, elle décline, fusionne avec la troupe Combes de Plaisance; elle ressuscite en novembre 1913 jusqu'à la mobilisation, doit fusionner à nouveau avec les troupes voisines et se reconstitue vers 1915.

Au TRIVAUX du 7 juin 1914, on compte 500 éclaireurs, mais il faut lutter contre une certaine indiscipline.

Du côté extérieur, l'équipe dirigeante continue ses relations, surtout avec les Eclaireurs Français, qui périclitent. Au 7ème Congrès Olympique de la Sorbonne, ce sont les éclaireurs unionistes de la rue de Trévise qui - suprême ironie - forment la garde d'honneur demandée par M. de Coubertin.

En province, Henri Bonnamaux va à Bordeaux, où la troupe se reconstitue. Le groupe de l'ouest (Mantes, La Rochelle, Rochefort) manifeste de la vitalité et une certaine autonomie, avec Henri Meyer (Gazelle Sauvage), frère cadet d'Albert Meyer qui avait beaucoup travaillé pour les groupes de lycéens de la Fédération chrétienne.

Dans le Midi, Nîmes connaît des fluctuations, Montpellier organise le 2 novembre 1913 une grande fête, avec le Pasteur Ponsoye et M. Favant. C'est l'occasion d'une concentration assez spectaculaire pour Marseille, Nîmes, Uzès, etc.

pans l'Est, Ernest Juteau, d'Epinal, et Thaon-les-Vos-ges, fait une active propagande parmi les Unions.

C'est naturellement dans ces régions que la menace de guerre se fait le plus sentir et qu'on vit le plus dans la fièvre. Ailleurs, l'évènement si souvent prédit, si souvent évité, devait prendre l'organisation des éclaireurs plus au dépourvu.

# LES ECLAIREURS PENDANT LE DEBUT DE LA GUERRE (1914 - 1916)

Le 2 août 1914, à la mobilisation, un grand nombre de troupes sont brusquement privées de leurs chefs. De plus, les Unions chrétiennes, qui contrôlent encore près de la moitié des troupes, reçoivent, pour la même raison, le coup le plus dur. On peut se demander si tout ne va pas disparaître lorsque, après les batailles de la Marne et de l'Yeser, la guerre de tranchées s'organise de manière à durer plusieurs années. Tout cela sans parler des troupes du Nord, qui sont coupées des autres, étant sur le territoire envahi. Le Mouvement voisin des Eclaireurs de France reçoit d'ailleurs lui aussi les coups les plus sensibles, surtout lorsque, le 17 septembre 1914, Nicolas Benoît, son fondateur, admirable figure d'apôtre, meurt à l'ennemi sur l'Yser.

Cependant) En septembre 1914, dans un numéro de l'ECIAI-REUR UNIONISTE polycopié avec de l'encre très pâle, Jean Beigheder, appelé provisoirement à la direction du Mouvement, fait un pressant appel aux chefs de patrouilles que leur jeune age préserve provisoirement de la mobilisation. C'est en effet de ce côté que les concours nécessaires ont été trouvés la plupart du temps.

Pendant plusieurs années de la guerre 14-18, Jean Beigbeder (2'Oeil de Chouette) n'ayant pu être mobilisé en raison de l'état de ses yeux, il se dévoue corps et ame au Mouvement, en attendant le retour des combattants. Aussi fait-il suivre sa signature de la mention : "Commissaire National Provisoire", mais le devient bientôt de façon définitive.

Très aimé de tous ceux qui le connaissent, son don particulier c'est de savoir écouter et, de ce fait, d'être singulièrement compréhensif. Parce qu'il est simple en toute chose, il évite au Mouvement une excessive originalité. Parce que sa pensée est profonde et claire, il sait inculquer à de très jeunes chefs de sages directives imposées par les circonstances. Et comme il adore la vie au grand air, la montagne comme la mer, il demeure à la fois le cerveau méthodique qui dirige et le campeur infatigable qui entraîne.

S'il garde par caractère le souci du détail, il possède quand même la largeur de vue nécessaire pour le coup d'oeil d'ensemble, le fameux "Coup d'oeil de Chouette", qui analyse chaque mois dans le Lien les problèmes essentiels.

En 1919, il écrit : "Plus je voyage, plus je constate combien il est nécessaire de coordonner les efforts locaux en vue d'une action générale efficace". Et c'est bien là son oeuvre maîtresse : Il coordonne.

A son parfait équilibre physique et moral, il doit d'être toujours égal à lui-mane et toujours de bonne humeur. Il aime le chant, sait chanter, fait chanter. Mais surtout ils'efface sans cesse de "penser" le Mouvement, auscultant le coeur de tous ceux avec lesquels il entre en contact.

Aussi bien, melgré ses mauvais yeux, c'est toujours lui en fin de compte qui conserve la vue la plus nette de la route à suivre...

Son influence personnelle auprès de chaque chef ne lui fait pas négliger une action plus rénérale, telle que la rédaction d'un memento pratique: "Comment organiser une nouvelle Troupe d'E.U.", l'amélioration constante du Lien des chefs, la formation des cadres.

On ne peut passer sous silence la part prépondérante qu'il prend au rapprochement indispensable, mais délicat,

entre dirigeants S.D.F., E.D.F. et E.U.F., comme à la bonne harmonie avec les Eglises, les Unions chrétiennes et la Fédé.

Enfin, avec une sage lenteur - souvent mal comprise - il rend possible en novembre 1920, au Havre, l'autonomie du Mouvement, et prépare les voies de son agile successeur, J.G.D., qui conduira les E.U. avec le panache que l'on sait.

Revenons à la période de guerre. Nous parlions d'un numéro polycopié de l'Ecksireur Unioniste! Ce journal reparaît imprimé dès janvier 1915. Le Lien, dectylographié, n's reparu semble-t-il qu'en 1916.

En attendant, on va au plus pressé.

Les Eclaireurs dennent leur concours pour les hôpitaux, pour le service des réfugiés, pour les multiples besoins de l'assistance aux populations en guerre. En février 1915, une nouvelle édition du "Menuel de l'Eclaireur" est annoncée. En mars, on relève que l'E.G. est le seul journal français concernant les Eclaireurs qui continue à paraître depuis la mobilisation. On recommande aux Eclaireurs de ne pas essayer d'aller au feu, ce qui se produisait assez souvent.

De loin, cloué sur son lit au sanatorium de Leysin, Nilliamson exalte les courages. De plus en plus, il croit que cette guerre est bien la guerre du droit. D'un autre côté, ce qui le réjouit
c'est la permanence du Mouvement qui résiste à l'épreuve. Le Rambeau passe (s'écrie-t-il dans le numéro spécial du Lien, en Mai
1916), alors qu'on avait dit : c'est un feu de paille qui ne durera pas. La mort même du capitaine anglais Roland Philippe, tué en
juillet 1916 à Orvilliers, était un symbole : le système des patrouilles triomphait à l'heure om tombait son créateur, dont B.P.
dit que la disparition est la plus grave perte subie par le Mouvement à cet instant critique. Ainsi tombaient en France René
Baier, Alfred Casalis, Jean Babu, Georges Groll, Maurice Lauga,
Charles Prévost, Brouillet, Rigal, et tant d'autres.

Unions Chrétiennes maintiennent assez bien leur influence prépondérante. Jean Beigdeber est unioniste convaincu, comme d'ailleurs Henri Bonnemaux qu'il remplace. Il y a dans les Unions une solide armature de vieux militants tels que Joseph Galtier et Roger Merlin (qui passent en révue 450 Eclaireurs au Trivaux du 13 Juin 1915). Le Comité Universel à Cenève reste un précieux agent de liaison. Un de ses secrétaires, Pierre Bovet, fait paraître à ce moment-même "l'Instinct combatif", livre fort utile pour la psychologie des garçons à l'âge éclaireur et en temps de guerre. C'est lui d'ailleurs qui a traduit le livre de Baden Powell.

Pourtant, en France, le mouvement unioniste proprement dit est atteint beaucoup plus gravement que le mouvement éclaireur. En 1918, ses militants se retrouveront un peu vieillis et très diminués alors que les chefs de patrouille, qui avaient 14 ou 15 ans en 1914, et dont un grand nombre auront été préservés de la tuerie par leur âge, seront tout à fait à même d'effectuer la relève des chefs de troupe.

## FIN DE LA GUERRE - VERS L'AUTONOMIE (1917-1918)

Les discussions qui se font jour à travers les numéros dactylographiés du Lien, après la remrise de mai 1916, montrent un travail des esprits parmi les jeunes chefs. Jacques GUERIN-DESJARDINS, de la troupe d'Asnières, alors mobilisé, oppose les deux méthodes : celle des Unions, démocratiques et fondée sur la discussion ; celle des E.U., fondée sur l'action, acceptant joyeusement une hiérarchie, une discipline (Jutéau engage à ce sujet une discussion).

Cette tendance qui veut faire des Eclaireurs un mouvement d'évangélisation, comme les U.C., mais par des moyens différents, appropriés à l'âge des garçons visés donc un mouvement autonome - est appuyée par d'autres tendances qui ne se confondent pas avec elle.

Les uns veulent "débarrasser" le chef de la "partie religieuse" en la confiant au pasteur ou à tout autre personnage qualifié. D'autres veulent surtout que les catholiques soient à l'aise dans la troupe. D'autres, comme à Lyon, préconisent le rapprochement avec les Eclaireure

de France au moyen d'une fédération étroite aboutissant à la création d'une seule Association. "Le garçon est absolu dans ses convictions. Il est troublé en voyant d'autres éclaireurs qui n'ont pas la même loi" (Charreyron).

Mais presque tout le monde est d'accord pour donner à l'Association une existence autonome, malgré quelques ilôts de résistance, d'ailleurs fort discrets : autour de Kiès dans le groupe de la Seine, autour de Schneider (Ours Trapu) dans le Midi.

En cetobre 1917, un message de williamson souhaite une fédération ouverte à tous, mais engage avant tout le mouvement des éclaireurs à ne pas "se couper de ses racines".

Jean Beigdeber parle dans le même sens. Il est resté chargé du LIEN au moment où Henri Bonnamaux a repris le Commissariat Mational, au printemps de 1917. Celui-ci d'ailleurs ne peut assurer longtemps son service, mobilisé qu'il est, de nouveau, par le Commissariat aux Inventions.

Or, à ce moment, Georges DIENY, jeune pasteur de Quiévy (Nord), se trouve séparé de son église, située dans la zone d'occupation. Il semble tout désigné, étant un des chefs de la première heure, pour la direction intérimaire des Eclaireurs Unionistes au moment où ceux-ci projettent de s'affranchir de la tutelle exclusive des U.C. mais veulent aussi chercher d'autres appuis locaux du côté des Eglises. D'ailleurs, les Eglises se sont fortifiées pendant la guerre, leurs, les Eglises se sont affaiblies. Le nombre des troupes d'Eglises a augmenté tandis que celui des troupes d'Unions se réduisait. Beaucoup de pasteurs entendent avoir nions se réduisait. Beaucoup de pasteurs, sans être obligés de la rattacher à une Union chrétienne.

Le contact de Georges Diény et des jeunes chefs s'établit le samedi 19 janvier 1918 à la Maison Verte et le lendemain au temple de Montmartre. Ce PREMIER CONSEIL HATIONAL DES CHEFS comprenait 80 C.T. et C.P.

Noir Corbeau (Georges Diény) y captiva son auditoire. Quelque temps après, on annonçait son accession au poste de C.N.

Naturellement il s'intéresse au culte hebdomadaire de la troupe, à la présentation de Tésus-Christ, le Grand Eclaireure. Ce renouveau spirituel se manifeste au moment cù une grande épreuve, hélas trop facile à prévoir, fond sur le Mouvement : la mort de Samuel WILLIAMSON. Une recrudes-cence de tuberculose l'emporte le 15 août 1918 à Saint-Raphaël, où il avait voulu reprendre du service et user ses dernières forces dans l'oeuvre des Foyers du Soldat.

Quatorze jours plus tard, le 29 août, Charles GRAUSS succombait à trois blessures. Ces deux morts étaient un désastre, à vues humaines irréparable pour nos mouvements de jeunesse où Grauss en particulier symbolisait l'action commune entre Unions chrétiennes et Fédération des Etudiants.

Le Mouvement orphelin prit, en octobre, le deuil de Williamson. C'était pour le noyau des chefs une sorte de veillée d'armes. Il avait tenu pendant la guerre. Le moment arrivait maintenant où il devait assumer seul la tâche immense du temps de paix.

Les évènements se succédaient, annonciateurs de la fin de la tourmente : l'intervention américaine était soulignée au point de vue spirituel par la tournée en France de MACFARLAND, le représentant des Eglises américaines du Christ.

Puis c'est le voyage à Paris de BADEN POWELL (20-21 octobre). Il venait essayer d'établir solidement la Fédération mationale des Eclaireurs que le scoutisme intermational souhaitait pour la France. Le 20 octobre 1918, eut lieu, place de la Concorde, la revue devant le Président de la République Poincaré, revue au cours de laquelle B.P. en personne effectua la remise du Drapeau. C'était le premier contact officiel. À côté de Poincaré, Clémenceau se montrait très favorable. N'avait-il pas mérité son totem du Tigre ? Plusieurs chefs ne le citaient-ils pas en modèle à leurs éclaireurs, comme l'homme "qui a été prêt" ?

Le 6 novembre 1918, quelques jours avant l'armistice, se réunit à Paris, à la Maison Verte, le SECOND CONSEIL NATIONAL DES CHEFS, qui représente un grand effort d'organisation.

On parle beaucoup autonomie. Le Commissaire Rational Diény fait un rapport très objectif sur la question. On le trouvera inséré dans le LIEN, numéro de mars 1919. Il écurte les points de vue extrêmistes : certains voudraient, selon le mot de Williamson, "battre leur nourrice" ; d'autres n'acceptent aucun des changements que les temps nouveaux imposent.

Il ne faut pas oublier les U.C. mais ne pas négliger les Eglises ni la "Fédé", qui "n'en demande pas tant que les U.C.".

(D'ailleurs, à ce moment-là, les U.C. sont presque entièrement désorganisées avec 850 membres tués. Des questionmires envoyés de tous côtés restent sans réponse. Un seul secrétaire, Kiès, est encore en fonctions, au groupe de la Seine. Le 14, rue de Trévise, a été transformé en hôpital. Tous les dossiers d'U.C. sont centralisés aux Foyers du Soldat par Melle Viguier, qui gère aussi par intérim la Fédé).

Les E.U. doivent donc se débrouiller eux-mêms en vue d'une campagne financière dont la cible paraît considérable à l'époque : 35.000 francs :

A peine le clairon de l'armistice a-t-il sonné que toutes les questions se posent à la fois : d'abord Georges Diény est rappelé par son église de Quiévy, dans le Nord.

Jean Beigdeber lui succède dans le poste de Commissaire National,

Mais que de besognes !

En premier lieu: l'Alsace à rallier (dès la fin de décembre 1918, une mission scout y est envoyée contenant des éléments de Batignolles et d'Asnières, qui sont recus à bras ouverts).

Ensuite il faut veiller sur le retour des chefs de troupe là où les chefs de patrouille ont pris la responsabilité; il faut publier la quatrième édition du MANUEL DE L'ECLAIREUR longtemps attendue; il faut défendre la loi et le serment dont l'importance est minimisée par certains; il faut créer des troupes rurales; il faut organiser les meutes de louveteaux, innovation récemment introduite en Angleterre et sur laquelle les idées et même le vocabulaire ne sont pas encore très bien arrêtés en France.

Toutes ces taches seront abordées avec courage en 1919.

Mais avant de clore ce chapitre, il doit être noté qu'à l'initiative d'André Rolland le Mouvement se vit conférer la médaille de vermeil pour les services qu'il avait rendus pendant la guerre. "Pendant cinq années de guerre,-disait la citation -, sous la conduite de jeunes gens de 16 è 20 ans, les troupes d'éclaireurs se sont dépensées dans toutes les activités locales et régionales où il leur était possible de faire oeuvre utile et réconfortante : d'août 1914 à juillet 1916, ont pris la part la plus active à la lutte contre la désorganisation produite par le départ des mobilisés : jusqu'à l'armistice, se sont mises avec enthousiasme à la disposition des services publics et des veuves de guerre auxquelles elles ont prêté le concours le plus efficace et enfin, depuis l'armistice, se sont dévouées à l'assistance à apporter aux régions libérées et au travail à effectuer en Alsace-Lorreine pour y servir la cause française". Cette distinction fut annonsée publiquement en 1921 à l'occasion de la fête célébrant au Trocadéro le dixième aniversaire du Mouvement.

LES ECLAIREURS UNIONISTES ENTRE LES DEUX GUERRES
Les années 1919 - 1920 et la réalisation de l'autonomie

La réalisation de l'autonomie, sans qu'il en résulte un affaiblissement ou une division du mouvement, est un tour de force qui mérite d'être souligné. Non certes que les Unions chrétiennes (dont il s'agissait de secouer la tutelle) fussent en état d'opposer une résistance, au cas où elles l'au-raient voulu : elles étaient trop meurtries par la guerre. Muis de grands dangers menagaient notre mouvement de jeunes, tant du dedans que du dehors.

Au dedans, le DESEQUILIBRE DES AGES était le plus grand péril.

A peine quelques chefs agés d'au moins 20 ans en 1914 ont pu être maintenus à la tête des troupes, pour raisons de

santé ou autres circonstances. De ce nombre, outre Henri Bonnamaux, il faut citer Jean Beigdeber et Guérin-Desjardins, qui vient d'entrer à l'U.P. comme secrétaire-général adjoint à son retour de la guerre et qui lui succèdera comme C.N., tous deux nés en 1894.

On voit même une sorte de curieuse transmission des pouvoirs des plus jeunes (anciens chefs de patrouille faisant fonctions de C.T. qui partent pour le service) aux aînés qui reviennent de la guerre.

la jeune génération, celle des garçons nés après 1900, n'a pas fait la guerre et se trouve sur beaucoup de points en réaction contre la précédente. Elle n'a pas été mêlée comme les fondateurs des premières troupes aux problèmes et aux déceptions qui avaient marqué les tentatives pour intégrer les Eclaireurs Unionistes dans un Mouvement plus vaste. Elle n'a pas la même conception de leur autonomie vis-à-vis de l'Eglise, autonomie que ses prédecesseurs recherchaient seulement dans la mesure où elle était nécessaire pour se rapprocher d'autres formations nationales, tandis qu'elle la demande au nom des intérêts de la croissance du Mouvement, puisant ses propres forces dans sa loi et sa technique.

Heureusement, parmi ceux qui reviennent de la guerre se trouvent d'anciens secrétaires ou dirigeants des Unions chrétiennes tels que Ch. Bonnamaux (né en 1878) et des pasteurs tels que A.N. Bertrand (né en 1876) et Jean Laroche (né en 1881), dont l'autorité s'impose.

Un incident minime permet d'avoir une idée de ces malaises. C'est la querelle du tutoiement (numéros du Lien de novembre 1919 et suivants). Le chef revenu de la guerre (officier, sous-officiers, aumônier) n'est pas toujours décidé à se laisser tutoyer. Or on tutoyait spontanément le chef de patrouille faisant fonction de C.T., qui était un camarade. Georges Diény proposé un moyen terme : le tutoiement entre deux scouts EN UNIFORME. Ce fut peu grave, mais amusant et révélateur. A mesure que la guerre s'éloignait, le tutoiement devint plus facile.

Du dehors, la crise par laquelle passent les Eclaireurs de France au lendemain de la guerre aurait pu atteindre notre mouvement. Ceux-ci flottent entre deux périls : le péril militariste et le péril sectaire et laiciste (que nous se distinguons soigneusement de la juste et légitime laicité imposée par leur situation). Chez eux, les deux tendances s'opposent et se tiennent dans un équilibre instable pendant la période où ils sont dirigés par Paul Charpentier. La situation ne deviendra tout à fait normale qu'avec la direction de André Lefèvre (Vieux Castor) au début de 1922, et ce sont les jeunes qui imposeront le retour à l'intégrale méthode Baden Powell.

D'autre part, jusqu'en juillet 1920, l'absence d'une fédération d'éclaireurs catholiques est un désavantage pour le mouvement unioniste, mal contenu et mal délimité de ce côté; aussitôt après leur fondation, les premières années de développement brusque et forcément insuffisamment règlé du mouvement catholique ne seront pas pour lui sans contrecoups.

Un autre danger virtuel était représenté par les querelles intérieures du protestantisme qui restèrent assoupies, mais qui, à l'encontre du "manifeste des aumôniers", retardèrent l'unité réformée jusqu'en 1937.

Déjà, aussi, apparaissent certains désaccords sur l'idée de patrie, entre milieux bourgeois et milieux ouvriers ; un mouvement d'opinion qui, sans aller jusqu'à faire craindre des scissions, retentit sur le comportement de troupes formées dans des quartiers populaires de Paris ou dans des régions industrielles.

Toutes ces causes d'affaiblissement étant écartées ou surmontées, le Commissaire National J. Beigdeber arrive, au prix d'un travail acharné :

- 1° à assurer la liaison générale. Il fait de fréquentes tournées de voyage. Le LIEN dactylographié paraît régulièrement à partir de 1917 et devient imprimé en octobre 1919. L'ECLAIREUR UNIONISTE progresse, mais atteint difficilement 2.000 abonnés sur 4.000 membres du mouvement.
- 2° à assimiler dans la mesure où cela est possible et souhaitable les troupes d'Alsace. Pour la Haute Alsace et Mulhouse, c'est rapide et facile. Pour la Basse Alsace il y faut plus de temps.
- 3° le mouvement louveteau se crée et se développe rapidement. Ici, encore, la Suisse nous donne un coup de main, la Suisse qui pendant la guerre nous a aidés à conserver la tradition et à assurer le progrès.

Le Comité des Unions chrétiennes suisses confie à M. Pierre Bovet le soin de traduire le livre de Baden Powell sur les Louveteaux, comme il avait déjà traduit "Scouting for Boys" (sous le titre d'"Eclaireurs").

4° - enfin, on peut organiser une participation honorable des Eclaireurs Unionistes de France au premier
Jamboree qui se réunit à Londres au début d'août 1920.
Guérin-Desjardins y fit applaudir "La Journée du Chevalier", présentée par la délégation française. Cet immense
rally dans l'arène d'Olympia, où se groupèrent près de
20.000 scouts de toutes les nations, constitua un évènement à cette époque de nationalisme.

Ses conséquences furent incalculables. Le Bureau International du Scoutisme en sortit. Chez nous, il hâta la formation des Scouts de France. Il empêcha la militarisation des Eclaireurs de France.

"Les clairons et baudriers disparurent comme par enchantement après le voyage d'Angleterre". On vit même cet effet paradoxal que l'anglomanie sévit quelque temps dans les Scouts de France alors que Guérin-Desjardins, ancien scout dans son collège d'Angleterre, et sachant à fond l'anglais, demande dans le LIEN de décembre 1920 "un vocabulaire français pour le scoutisme français".

Un seul échec vint peut-être légèrement assombrir ces succès. Ce ne fut d'ailleurs qu'un demi-échec : la FERME DU HAMEAU (Tocqueville-en-Caux), où le Mouvement avait tenté, avec le concours de M. et Mme Jules Siegfried, d'organiser un centre d'apprentissage agricole pour les garçons des régions dévastées et les jeunes désireux de revenir à la terre, n'a pas donné, faute de recrutement valable, le résultat escompté et, après six années d'efforts, dût être fermée.

Que le Jambores de 1920 ait été utile pour maintenir le véritable esprit scout dans l'ensemble de nos mouvements français, c'est ce qui fut démontré par le fait qu'à ce Jambores Jean Beigdeber, C.N. des E.U., et Henri Marty, d'accord avec les Scouts de France non encore officiellement affiliés, prirent l'initiative d'inviter la Conférence Internationale à tenir ses assises à Paris en 1922.

Dans le même temps, les camps de Francport et de la Croix Saint-Ouen (forêt de Compiègne) représentaient les premiers essais de liaison entre les trois Mouvements. Ces camps, financés par le Comité Américain des Régions Dévastées de Miss Morgan, étaient organisés pour les garçons de ces régions avec le concours comme cadres de chefs des diverses associations scoutes françaises.

Les années qui suivirent, Cappy, propriété offerte par Miss Morgan au Scoutisme français mais que seuls utilisèrent les E.D.F. et les E.U., permit d'assurer une formation technique et pédagogique des chefs et cheftaines conforme aux principes de Gilwell Park. Nous y reviendrons.

L'aide de l'Amérique se faisait jour d'autre part à travers les Foyers du Soldat de l'Union Franco-Américaine, organisés par Emmanuel Sautter, uncien membre dirigeant de nos Unions françaises.

Ces Foyers organisèrent de nombreuses troupes en liaison avec les Unionistes. Grâce à cet appoint, la QUATRIBME EDITION DU MANUEL DE L'ECLAIREUR, préparée par Henri et Charles Bonnamaux, put avoir un tirage presque doublé.

C'est d'ailleurs au Foyer du Soldat de Reims que se réunit le ler novembre 1919 le TROISIEME CONSEIL DES CHEFS. Il fut peu ému par la brusque rupture de la Fédération Mationale que venaient de dénoncer les Eclaireurs de France (et qui effectivement ne marqua guère qu'un' courte interruption des rapports officiels).

Le mouvement se sent une force, comme l'indique bien Eric Barde, Jean Ott (Chien Fantôme) qualifie cette rencontre de "grand congrès d'où sortiront des choses plus grandes encore".

Un règlement établi par Jean Beigdeber remet dans le rang les chefs de patrouille qui avaient tendance à en sortir comme de vrais chefs de troupe, et la chose se fait sans difficulté. On accepte tout du Commissaire National (surnommé Z'oeil de Chouette à cause de ses lunettes compliquées et de sa vue basse). Dès 25 ans, il avait l'autorité familière et enjouée qui attire cependant le respect.

Mais l'autonomie officielle ne pouvait être reconnue que par une conférence régulière du Mouvement Unioniste.

On attendit donc encore une longue année jusqu'à ce que les Unions fussent en mesure de convoquer leur DIX SEP-TIEME CONGRES, au HAVRE, le ler novembre 1920. Il avait été précédé, le 31 octobre, par trois quarts d'heure de réunion qui tinrent lieu du QUATRIEME CONSEIL IN-TERNATIONAL DES CHEFS. Toute longue discussion était inutile, l'unanimité étant pratiquement faite.

Devant la Conférence, le Commissaire National Jean Beigdeber présentait un rapport documenté; l'autonomie était
une nécessité, la loi de spécialisation s'étendant partout
et le domaine de l'Eclaireur étant bien séparé; c'était
aussi un fait, puisque 48 troupes contre 87, soit plus du
tiers, n'avaient aucun rapport avec les unions; c'était enfin un devoir, car sans elle le mouvement serait entravé
pour remplir sa mission en France et dans le monde.

Il n'y eut aucune discussion, simplement quelques observations présentées par Eugène Kiès, secrétaire général des Unions du groupe de la Seine.

Après le vote, sur l'invitation de Charles Bonnamaux, Guérin-Desjardins lut une déclaration par laquelle les chefs éclaireurs, qui voyaient la ratification de leur rêve autonomiste, s'engageaient par reconnaissance à rester fidèles individuellement aux Unions.

D'ai tre part, Jacques Diény déposait un voeu en faveur de la coordination des trois mouvements de jeunesse parallèles : Fédération chrétienne des étudiants, Unions chrétiennes, Eclaireurs unionistes.

Les rapports du Havre sont curieux par l'essai d'harmonie qu'ils veulent établir entre les diverses générations,
l'ancienne, l'âge de pierre, présentée humoristiquement par
E. Meyer, l'âge de fer présenté par René Terrier (la génération de la guerre plus ou moins militarisée), enfin l'age
d'or, comme on désigne un peu ironiquement Paul Breittmayer,
qui voit réalisée la nouvelle conception des oeuvres de jeunesse dans la Gerbe de Bordeaux.

Les DEUX MOUVEMENTS FRERES SE SEPARENT DONC EN BONS TERMES. Le qualificatif d'UNIONISTES adopté par les Eclaireurs suffirait seul à rappeler cette fraternité.

Pour en terminer avec cette période, il faut noter l'extension du scoutisme aux jeunes filles.

A Lyon, en juillet, s'étaient fondées les ECLA IREUSES UNIONISTES. Mais elles ne s'en tinrent pas là et réalisèrent bientôt l'unité nationale de leur mouvement féminin dans des conditions que les circonstances interdisaient au mouvement masculin.

## L' AUTONOMIE ENTRE 1921 et 1928

Pendant les sept premières années de son existence, l'autonomie des Eclaireurs a une signification particulière. Ils occupent une situation privilégiée qui aurait pu griser quelque peu les jeunes chefs de patrouille de la guerre promus au rang de chefs de troupe et de dirigeants du mouvement. Heureusement, de bons guides veillaient. A côté de Gurin-Desjardins, dont l'élégante maîtrise technique et l'équilibre étaient incontestés, le pasteur Jean Laroche sut être le conseiller perspicace, à l'autorité qui ne choquait point. Représentant des Ecoles du dimanche, il était d'autre part bien qualifié pour rassurer les E-glises et favoriser le recrutement protestant.

Les conseils nationaux continuent à se réunir tous les ans ou tous les deux ans, à la Toussaint, suivant les nécessités et les ressources :

1921 - Bordeaux : 5ème conseil, n'aborde le problème des Rovers que pour constater qu'il n'est pas au point ;

1922 - Lyon : 6ème conseil, s'occupe des "initiations" ;

1924 - Colmar : 7ème conseil, publie son compte-rendu avec l'épigraphe : "Savoir pour Pouvoir" ;

1926 - en juin, Paris : Sème conseil, voir plus loin : 15ème aniversaire des E.U. ;

1926 - Montpellier : 9ème conseil, consacré à la vie religleuse dans le scoutisme : "Une seule chose est nécessaire."

1928 - Paris : 10ème conseil, où le Président Jean Laroche annonce sa démission prochaine, absorbé qu'il est désormais par la rédaction d'une encyclopédie biblique.

A Paris, la réunion de toutes les troupes à TRIVAUX au début de juin est devenue également une tradition. On dit toujours Trivaux, bien que la Patte d'Oie ait remplacé le rendez-vous primitif depuis 1923. En 1927, on se transporte à Vincennes.

La province continue à manifester des originalités très fortes. Le transport du Conseil National dans chacun des centres provinciaux successivement souligne souvent l'importance momentanée de ce centre.

Notons de plus l'influence des groupes de l'Ouest (La Rochelle et Bordeaux). Les frères Meyer et notamment Henri Meyer (Gazelle Sauvage), de La Rochelle, Paul Breittmayer, qui écrit "Sois un Chef", Pierre Ducros (Tigre enragé) sont parmi les animateurs les plus vivants de l'autonomie. Elle paraît aussi favorisée par certains dirigeants de la Fédération des Etudiants et Lycéens de l'Ouest, notamment Albert Léo.

Dans les réunions interfédérales, le Mouvement éclaireur unioniste garde à ce moment une avance incontestée par la clarté de vues dans l'application de la méthode de Baden Powell et par les résultats obtenus sur les garçons. On le voit au camp-école de la Croix-Saint-Ouen en 1921; au congrès international du scoutisme en 1922.

Pour ce dernier, autour de H. Marty, J. Guérin-Desjardins, Secrétaires Généraux, des chefs comme André Rolland, Robert Beigdeber, Jean Ott, Robert Ledoux (Noeud de Chaise) révèlent de véritables qualités d'organisateurs.

Plus peut-être que les fêtes officielles à la Sorbonne, la fréquentation des hôtes anglais tels que le Capitaine Gidney, organisateur de Gillwell-Park, a de l'influence sur nos cadres dans cette ambiance à la fois scientifique et exotique du Museum où Baden-Powell fait chaque matin à l'aube son tour de Jardin des Plantes.

Prédominante aussi a été l'influence des E.U. au campécole de Cappy à Verberie, dans l'Oise (sans sous-estimer des influences individuelles telles que celles des éclaireurs de France A. Lefèvre, Robert Lafitte (Oncle Bob) et J.O. Grandjouan, spécialistes de la pédagogie).

Cappy avait été équipé matériellement et offert par le "Comité Américain des Régions Dévastées". Fraternellement unis, les E. de F. et les E.U. y organisent annuellement des stages de chefs groupés en patrouilles et vivant comme de simples scouts, pour recevoir la suprême consécration à l'ombre de ce fameux tulipier qui unit plusieurs générations de stagiaires. Les scouts de France, eux, organisent leurs stages au Château de Chamarande.

A partir de 1925, chaque 23 avril, la Saint-Georges, fête mondiale des éclaireurs, provoque d'utiles rapporchements. Son organisation fut le résultat le plus voyant de la création en 1922 du Bureau Interfédéral du scoutisme français, dont Jean Beigdeber avait été, avant son départ pour Madagascar, le premier secrétaire.

Une des marques les plus nettes de la solidarité entre E. de F. et E.U. c'est la fusion de leurs deux journaux pour jeunes en 1925. Le JOURNAL DES ECLAIREURS a une importante partie commune (technique, récréation) et deux éditions spéciales (administration, et, pour les unionistes : point de vue spirituel).

Or, dans cette union, malgré l'apparente supériorité des effectifs E. de F., c'est le mouvement unioniste qui est prédominant; en 1927, l'édition E.U. tire à 2.650 alors que les E. de F. n'ont besoin que de 1.600 exemplaires pour les abonnés et de 400 pour la vente au numéro.

Chacun des deux mouvements a son originalité : la question des ROVERS, ou grands éclaireurs, se pose naturellement plus tôt chez les E. de F. Les E.U. sont plus en retard sur ce point et ne s'y mettront vraiment que dans la période suivante : car, pour eux, les "Unions chrétiennes" revendiquent la succession.

En revanche, les progrès des LOUVETEAUX sont rapides à cause de la proximité des Ecoles du dimanche ainsi que des oeuvres de jeunesse féminines, qui fournissent des cheftaines, bien mécessaires par suite du manque de chefs masculins.

Les premières meutes étaient nées vers 1921 en "génération spontanée" et chacun faisait ce qui lui semblait bon. L'enthousiasme paraît à tout et l'imagination des cheftaines créait avec les enfants des chants, des jeux et des chasses.

Il fallait bien mettre un peu d'ordre dans cette matière hétérogène et une commission fut nommée. Là, les théories
les plus opposées s'affrontèrent. Telle cheftaine pensait
qu'il était impossible d'importer en France une histoire de
loup pour éduquer les enfants. Le loup, depuis Ysengrin et
le Chaperon Rouge, avait trop mauvaise réputation. L'on chercha dans le folklore français, - on s'attarda à l'histoire du

Petit Poucet, - Mais évidemment rien ne valait le "Livre de la Jungle" comme mine où puiser et un plaidoyer ardent d'une admiratrice de Kipling l'emporta.

Les danses de la Jungle furent aussi très discutées. Il semblait que notre fameux "sens du ridioule" les rejetterait en bloc. Mais une cheftaine d'une meute populaire avait fait des essais concluants : les louveteaux aimmient danser. Ils aimmient aussi chanter mais, là; il faut avouer que le premier répertoire était riche en rengaines et pauvre en art.

Enfin, le costume, et surtout la "question des bretelles" divisa la commission en deux clans qui tenaient mordicus pour ou contre. On fit venir un "louveteau-mannequin" pour la démonstration et un hygiéniste, dont les avis l'emportèrent pour les bretelles. Et tout cela fut codifié dans un numéro spécial du LIEN. Ce fut peut-être la fin de la phase anarchique et créatrice du louvetisme en France.

Guérin-Desjardins, aidé de quelques cheftaines enthousestes, avait eu le grand mérite de comprendre le rôle de cette branche cadette, mais de ne pas vouloir l'implanter toute faited'Angleterre et au contraire de guider avec succès les efforts pour l'adapter à l'esprit français, notamment dans l'organisation et par le costume, tout en en conservant l'originalité et l'attrait : la vie de Mowgli dans la Jungle.

Les louve teaux étaient environ 670 en 1922. Ils seront près de 2.000 en 1926 et tendront rapidement vers les 3.000. Cet apport d'enfants des Ecoles du dimanche contribue à reprotestantiser le mouvement. La proportion des non protestants, qui était encore de 45% environ en 1922, tombe à 39 pour cent en 1926 et décroît encore dans les années suivantes.

L'apogée de cette période du Mouvement est marquée en apparence par son quinzième aniversaire, célébré le 6 juin 1926 au Trocadéro. Là, le serment des Eclaireurs est répété: Oui, nous le voulons : s'écrie la salle après la relecture de la Loi (on se souvient qu'il s'agit de celle de Baden Powell, adaptée aux Unionistes français en douze articles au lieu de dix).

Sur la proposition du philosophe André Lalande, dont les fils ont été E.U., l'Institut remet au Mouvement le prix Corbay. Mais, cette année-là même, on constate dans le Mouvement adolescent (15 ans d'existence) tous les signes d'une crise. Il s'interroge sur lui-même comme on le voit en octobre 1926 dans la Revue FOI ET VIE, qui ouvre une enquête sur la définition du Chef.

Léon James met en garde contre le "péril rousseauiste"; Paul Beittmayer déclare que la religion peut utiliser le scoutisme bien qu'il ne soit pas chrétien "parce qu'à l'âge des éclaireurs on ne peut être chrétien", thèse d'ailleurs fort discutée.

On a vu que le Conseil de Montpellier, en novembre 1925, posait la question de la religion dans le Mouvement. La présence de grands éclaireurs incertains de leur avenir est un problème ; Guérin-Desjardins songe à tirer des Rovers anglais des ENTRAINEURS pour notre scoutisme. Mais presque au même moment, au congrès unioniste de Valence, des protestations se font entendre : que les grands éclaireurs entrent simplement à l'Union :

C'était donc bien une crise qui se manifestait à la fin de 1928. On n'était pas seulement à la recherche d'un président. Guérin-Desjardins, trois ans plus tard, une fois la crise surmontée, parlera de ce "tournant" dans l'histoire du Mouvement, dont les effectifs ont augmenté plus vite que les possibilités. On était débordé : pas d'argent, presque pas d'hommes. Les chefs se demandaient comment on arriverait à fonctionner. Et de grandes questions de principe se posaient, en particulier celle de la relation entre le service de Dieu et le service de la Patrie, c'est-à-dire tout le problème du "civisme" chrétien. On en discuta ferme dans cet amphi de la Sorbonne, en présence de la chaire et du tableau noir, et finalement les principes bases de Baden-Powell, réaffirmés avec force par le C.N. d'alors, furent maintenus; les explications nécessaires données et acceptées, l'ensemble du Mouvement conserva sa cchésion et sa fidélité à son fondateur.

L'atmosphère, du côté laïque, se charge de nuages. Vat-on obliger les éclaireurs à prendre parti dans la querelle
de l'antimilitarisme ? En Angleterre, au début de 1929, pendant la préparation du Jamboree de Birkenhead, la ligue travailliste des instituteurs déclenche une campagne antiscoute,
accusant les mouvements d'être financés par les militaristes
et la noblesse. Les Scouts de France étaient naturellement
taxés de cléricalisme. Toutefois, d'un commun accord, les
trois associations françaises se mettaient sous le patronage
du Maréchal Lyautey, dont la forte personnalité exerça une
influence certaine sur les mouvements.

A l'automne 1929, c'est sur sa demande expresse que le Colonel de Witt Guizot, très hésitant, accepta la présidence des E.U. pour remplacer le pasteur Laroche.

D'autre part, du côté de l'Eglise, des modifications étaient en vue. Elle gagnait en force ce que perdaient les Unions. L'Eglise Réformée notamment s'orientait vers l'unité sous l'influence de plusieurs courants très distincts comme origine, mais convergents : le mouvement revitaliste des pasteurs qui furent surnommés à cause de leur origine la Brigade de la Drôme ; les libéraux modérés, dont le chef A.N. Bertrand, devenu pasteur de l'Oratoire, appartenait depuis de longues années au Mouvement ; enfin, les mouvements théologiques néocalviniste et barthiens qui, nés à la Faculté de Paris et parmi les étudiants chrétiens de la Fédération, prennent dans l'Eglise avec les années une autorité toujours grandissante.

Il est bien certain que cette renaissance d'une Eglise d'où le Mouvement dépendant pour une large part devait avoir des conséquences au moins indirectes sur son autonomie.

LA PERIODE D'EUPHORIE (1928-1932) ET LA CRISE DE 1934

Après 1928, à cause de la stabilisation Poincaré, la France, qui sera atteinte plus tard que l'Amérique ou l'Angleterre par la crise mondiale, devient pour l'or une nation refuge et connaît trois ou quatre ammées de prospérité plus ou moins fragiles.

Ces moyens matériels accrus facilitent les développements rapides, par exemple celui des Eclaireurs de France, qui passent de l'effectif de 5.700 en 1928 à celui de 12.000 au début de 1933, et surtout celui des Scouts de France, qui passent dans le même temps de 12.000 à 42.000 (chiffres empruntés à la thèse d'Henri Bouchet). Le scoutisme a été enfin adopté par

l'Eglise catholique, elle cherche à lui donner des cadres et à le développer dans ses paroisses. Et désormais toute une nouvelle et large part de la jeunesse française va s'y adonner.

A côté de ces croissances-champignons, les unionistes n'accusent qu'une progression de 7.600 à 8.000. Les louveteaux, il est vrai, font moter ce chiffre à 10.500, qui constitue un premier maximum pour nos effectifs.

Le mouvement Eclaireur Unioniste ne profite guère de la prospérité et ressent le contrecoup de la crise qui suit. Cela juste au moment où, d'un commun accord, les deux mouvements E.U. et E. de F. avaient décidé de rompre leur communauté du JOURNAL DES ECLAIREURS.

Le nouvel organe unioniste SOIS PRET connaît donc une année difficile en 1933.

Mais désormais, grâce à certains membres du Comité, le Mouvement est appuyé sur une base administrative plus solide. On n'est plus suspendu aux votes du Conseil national annuel. Harlé, Secrétaire général depuis 1931, est un spécialiste adapté à sa tâche.

A la même époque (1950), le C.G.S. ou Conseil des Grands Sachems, trop nombreux pour être un organisme efficace de direction, subit une réforme profonde : au lieu de se réunir une ou deux fois par mois, il ne tiendra plus ses assises que deux fois par an; conservant sous le nom de Comité Général Semestriel ses initiales, il statue sur les questions de principe affectant l'orientation générale du Mouvement. Il est créé un Comité Directeur composé de 7 à 9 personnes prises parmi les membres du C.G.S.; il reçoit délégation de celui-ci pour administrer le Mouvement. Il se réunit tous les huit jours.

A ces réformes, on gagne en stabilité et en efficience ce que l'on perd en démocratie apparente.

Deux Conseils seulement durant cette période.

On y note la présence et l'intervention du pédagogue allemand Foerster, le spécialiste du caractère. Pellegrin y traite de l'action individuelle, ame du scoutisme.

devise: "Ouvriere avec Dien."

Le douzième Conseil a lieu à Montbéliard en 1934. On y traite de la discipline. On y remarque l'intervention, aux côtés du Président de Witt Guizot, du Vice-Président, pasteur A.N.Bertrand.

Quant aux grandes manifestations interfédérales, il faut noter les deux Jamborees de Birkenhead (1929) en Angleterre et de Gödöllö (1933) en Hongrie ; le premier particulièrement nombreux et brillant, dans la patrie d'origine du scoutisme, malgré la pluie et la boue ; le second plus original par son cadre d'Europe Orientale (le Président de Witt Guizot le décrit dans la Revue des Deux Mondes).

Birkenhead. A cet "Himalaya des Jamborees" qui réunit 54.000 gosses de quelque 45 pays différents, la délégation française fut très remarquée. Tandis que les autres mirent plusieurs jours à s'installer, les nôtres, su nombre de 2.436, arrivèrent un matin et, dès le soir, en visitant leur camp entièrement monté, Baden Powel s'écria: "Oh, That is the French "Sans parler de leurs numéros: La Tour Eiffel, Vercingétorix, Jeanne d'Arc, notre délégation, par sa manière de camper, ses astuces, sa débrouillardise, se classe au premier rang.

On ne peut omettre la part prise par le scoutisme à l'Exposition coloniale, à l'instigation du Maréchal Lyautey, en 1931.

En 1933, le Maréchal, allant à Strasbourg pour les journées de chefs E.D.F., est reçu par M. de Witt Guizot à Otrott.

du côté des démocrates et pacifistes extrémistes.

Depuis 1928 la Route, enfin pourvue d'un nom français (emprunté peut-être à la chanson d'Appel de la Route), avait rassemblé un peu plus de 400 éclaireurs. Pierre Bruneton en 1931 à Rouen svait fait un rapport remarqué sur la Route, pont nécessaire entre le scoutisme et la vie.

Si en 1934 les effectifs tombent de 435 à 275, il faut tenir compte des circonstances démographiques défavorables.

17 ans après 1917, année de naissances rares, le nombre des candidats routiers, comme celui des candidats chefs, devait forcement baisser.

En contraste, le nombre des louveteaux augmente, s'élève au chiffre record de 3.840. Tout cela contribue à rajeunir le Mouvement, à le ramener vers l'âge des enfants plus étroitement dépendants de l'Ecole du dimanche et de l'Eglise.

La liaison entre les Mouvements de jeunesse et l'Eglist est de plus en plus à l'ordre du jour. Jean Pellegrin, né en 15 qui sert à ce moment-là le Mouvement comme secrétaire général (1927-1929), puis comme C.R. de la région cévenole, résumera en 1938 ses expériences dans un ouvrage publié sous ce titre : "Les Jeunes devant l'Eglise".

Aux environs de 1934, le mouvement se cherche dans plusieurs directions. La principale demeure celle du C.N., orientée délibérément vers la pédagogie et la psychologie et grâce à laquelle la branche louveteaux s'est développée. D'autre part un groupe de chefs étudiants, en partie centré autour de l'équipe du camp annuel de Lakaneau (qui réunissait des troupes parisiennes et bordelaises), donne au scoutisme E.U. à la fois un esprit d'aventure très poussé et un élan religieux directement inspiré de la Fédé. Celle-ci venait à cette époque de subir le choc du Barthisme qui posait de nouvelles questions à l'Evangélisation traditionnelle des Mouvements de jeunesse. Enfin une équipe de chefs ayant pour foyer d'attraction le Camp du Blanc, avec Jean JOUSSELLIN, oriente le scoutisme vers les milieux populaires et aborde le problème social. Dans ces deux groupes, de fortes personnalités mettaient en question l'orientation traditionnelle du Mouvement, le voulant plus dynamique tant sur le plan religieux que sur le plan social.

La crise de 1934 provoque certaines réactions contre la ligne suivie par les dirigeants, toujours fidèle à elle-même, mais qui apparaît, en fonction des évènements, comme durcie en attitude conservatrice. On sent un certain malaise au Conseil des Chefs de Montbéliard. La politique cependant ne joue qu'un rôle de peu d'importance chez les E.U. et la petite pièce de Paul Breittmayer "6 Février" reste comme le témoignage de la réaction scoute aux suggestions de la politique.

C'est dans ces conditions que le Vice-Président du Mouvement, le Pasteur A.N. Bertrand, fit appel à Jean Castambide pour devenir C.N.A. Celui-ci avait été secrétaire de la Fédé pendant deux ans et, ses études de théologie terminées, se préparait à prendre une paroisse. Sans doute n'est-ce pas par hasard que A.N. Bertrand s'adressa à un futur pasteur, ancien secrétaire de la Fédé et qui evait été chef de nombreuses années, en particulier à la Route, pour seconder Guérin Desjardins et prendre plus tard sa succession. Celui-ci en effet, après treize ans passés à la tête du Mouvement, pensait à se retirer.

Guérin-Desjardins, J.G.D. comme on l'appelait, avec sa personnalité brillante, sa grande puissance de travail, son sens de la pédagogie et de l'action concrète, a marque notre Mouvement d'une empreinte essentielle entre les périodes plus "intérieures" des deux Jean, BEIGEDER et GASTAMBIDE: Sans prétendre résumer sa pensée, citons quelques phrases extraites de "Jalons" :

"Le principe religieux de l'apôtre Jacques : "La foi
"sans les ceuvres est morte" rejoint le principe pédagogique
de l'éduction moderne : "Plus d'émotions sans réactions concrètes".
Et il cite : "Toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un
de ces plus petits de mes frères..."Soucieux, comme sur un autre
plan Lyautey, d'éviter les divisions dogmatiques, il écrit :
"Le Mouvement est à mes yeux une confrérie de christianisme appliqué;
il n'a pas pour but de grouper des gens qui croient tous de même,
mais des gens qui veulent tous agir de même. Est-ce dire que nous
méprisons les "doctrines religieuses" ? En aucune façon. Nous
avons assez incité les chefs à "penser leur foi" pour qu'il n'y
ait pas méprise, mais l'adolescent n'est pas à l'âge de la pensée,
il est à l'âge de l'action ; il n'est pas à l'âge de la pensée,
il est à l'âge de l'action ; il n'est pas à l'âge où l'on constitue
sa doctrine, mais à l'âge où l'on forme ses habitudes ; il n'a
pas tellement envie de savoir qui est Dieu ou Jésus-Christ qu'envie
de travailler pour Dieu et de lutter pour Dieu et de lutter pour
Jésus-Christ".

Cette action est chez lui constante. Il lutte contre ceux qui oublient que le garçon est avant tout un être d'action et contre la tendance naturelle qu'ontles adultes à vouloir prêcher plus que faire faire.

Très proche de B.F., qu'il connaît admirablement et pratique avec conviction, il cherche à maintenir au Mouvement jeunesse d'allure et de méthodes, jeunesse dans la manière de prendre le garçon.

Organisateur, il cherche à doter le Mouvement d'une structure solide, mais, comme d'ailleurs ses successeurs, il a le sentiment d'être devant un mur qu'il construit, mais dont tout le temps des pierres tombent, trous qu'il faut reboucher.

Son allure "à impression", la recherche d'un certain magnétisme personnel lui ont suscité des détracteurs, de même qu'il avait des collaborateurs enthousiastes.

Il n'en reste pas moins que, pendant 13 ans, il a donné aux méthodes du Mouvement une impulsion qui a permis à ses successeurs d'insister davantage sur la personnalité du chef sans que le Mouvement, bien lancé, perde son action pédagogique.